



LA CIGALE DE SAINT FRANÇOIS



VIE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE
DION ET LES SIBYLLES,
UNE RENCONTRE INQUIÉTANTE



n°1

mai 2007

4,5 euros



Très douce Vierge Marie,

rien ne se fait pour la gloire de la très sainte Trinité,
rien ne se fait pour l'amour de l'Église catholique,
rien ne se fait pour le rétablissement de la chrétienté,
rien ne se fait pour la sanctification des familles,
rien ne se fait pour le salut des âmes,

sans votre bénédiction maternelle.

Au seuil de ce bulletin, nous vous la demandons humblement.

La petite cigale de saint François est une modeste revue mensuelle pour les familles. Elle sera publiée, si Dieu lui prête vie, au rythme de dix numéros par an, auxquels s'ajoutera un numéro spécial pour l'été.

Cette *Cigale* se propose d'apporter aux familles catholiques, en s'adressant à tous, petits et grands, quelques pages régulières de doctrine, de culture catholique, de saint délassément, pour qu'en toutes choses Dieu soit servi, aimé et glorifié. Elle a donc le dessein d'être, en quelque sorte, l'Ange de la famille; ou, plus modestement, un Ange de la famille.

Cette revue est spécialement placée sous l'égide de saint François d'Assise, et sous le patronage de saint Joseph, protecteur de la sainte Famille et de l'Église catholique.

Malgré le soin donné, le temps passé et le souci de qualité, le tirage de ce premier numéro demeure artisanal : il nous est impossible d'engager des frais qui, dès le départ, *plomberaient* la revue. Comme nous avons la conviction que *La petite cigale de saint François* répond à un besoin et vient combler un vide, nous espérons que son développement nous permettra de proposer des livraisons de meilleure qualité.

Pour ceux qui sont inscrits à la *Croisade eucharistique* & *Milice de Notre-Dame*, un encart supplémentaire est inséré au milieu de chaque numéro.

C'est pour la même raison que *La petite cigale* commence sa vie sans aucune déclaration administrative, et n'a pour l'instant que le statut d'un bulletin privé. Il sera toujours temps d'aviser pour la suite.

La petite cigale de saint François

Il s'en revenait bien triste, notre saint François. Une fois encore les gens d'Assise n'avaient pas voulu l'écouter quand il leur avait prêché l'amour de Dieu en y mettant tout son cœur et sa foi : ils l'avaient abandonné pour courir à leurs jeux et à leur commerce, non sans rappeler à notre bon saint qu'autrefois, lui aussi...

Oh! ce n'était pas pour lui-même que le *Poverello* avait le cœur gros : pour lui, il acceptait tout, ayant tout abandonné entre les mains du doux Sauveur Jésus; mais pour Jésus, justement : on ne voulait pas l'aimer ni le suivre; et le saint en était navré.

Et puis, les oiseaux eux-mêmes aujourd'hui l'avaient fui : pas un n'était venu l'entendre leur parler du Père des cieux qui prend soin même de l'humble herbe des champs. Allait-il ainsi rentrer parmi ses frères, sans leur porter la nouvelle de quelque moisson pour le Ciel?

Alors, ce soir-là, la route paraissait bien longue, bien dure, à saint François; la tête lui faisait mal, les pieds étaient douloureux, la fatigue l'engourdisait. Même le sourire et le babillage du frère Léon, son cher frère Léon, n'arrivaient pas à le consoler.



Au balcon du ciel, le spectacle n'échappait pas aux Anges, et tout particulièrement à l'un d'entre eux. De voir un saint d'ordinaire si gai marcher le cœur lourd les attristait bien un peu, eux aussi. Quelques milliers d'entre eux se regardèrent et, d'un seul mouvement, s'en furent implorer la Reine des cieux : n'y avait-il rien à faire pour alléger le cœur de saint François?

Notre-Dame leur conseilla de se placer sur le chemin du retour pour aller écouter la prédication du bon saint : un tel auditoire le réjouirait, lui rendrait le sourire; et puis, après tout, cela ne ferait pas de mal à ces Anges qui n'allaient pas souvent au prêche du dimanche!

— Très sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, dit l'un d'eux, mais il ne nous verra pas! Et si nous

nous montrons avec nos visages de lumière et nos ailes d'or, il n'osera jamais nous exhorter!

— Eh bien! Prenez une apparence humble, simple, toute petite : c'est cela qui attire son regard et qui captive son amour. Quand il s'agit d'une bonne œuvre à faire, il faut être ingénieux. Allez, et que mon Fils vous bénisse!



Les Anges ne savaient comment s'y prendre et commençaient à regretter leur initiative. Ils parcoururent la campagne pour y trouver l'inspiration. Le soir tombait lentement, la lumière devenait douce, tendre même; tout s'apaisait. C'est alors que commença à monter des pins l'harmonieuse mélodie du chant des cigales, ce dernier vestige du paradis terrestre ayant échappé au naufrage universel, cette polyphonie vespérale par laquelle le Bon Dieu mitige la peine des hommes qui vivent durement sous l'ardent soleil du midi.

L'Ange que nous avons remarqué tout à l'heure – c'est lui qui s'était adressé à la sainte Vierge au nom de ses compagnons – suggéra qu'on prît l'apparence des cigales pour se placer sur le chemin de saint François, et que par un chant approprié on réclamât le sermon désiré. Sitôt dit, sitôt fait; les Anges embauchèrent même les cigales du voisinage, si bien qu'on ne pouvait plus distinguer les vraies des fausses. Et toutes formèrent comme un amphithéâtre pour barrer le passage aux deux frères mineurs qui s'approchaient.

Lorsque saint François dut s'arrêter pour ne pas meurtrir les insectes qui chantaient à qui mieux mieux, il s'écria : « Chant des cigales, bénissez le Seigneur! Petites bêtes charitables, bénissez le Seigneur! Consolation des pauvres, bénissez le Seigneur! » Et d'un cœur enflammé, il leur parla longuement de l'Amour de Dieu qui n'abandonne jamais ceux qui se confient en lui. Par un miracle merveilleux, même les vraies cigales sentirent le souffle divin qui sortait de la bouche ardente du saint, tandis que les Anges avaient les larmes aux yeux.

Puis saint François les bénit et leur donna congé : l'heure de vêpres approchait, et pour un religieux rien ne doit supplanter l'office divin. Les cigales retournèrent à leurs arbres et les Anges aux gradins du ciel. Saint François, quant à lui, toute peine envolée, chantait en son cœur un *Magnificat* d'action de grâces.



Mais voilà. L'Ange dont nous avons parlé... il est bien connu au ciel, il s'appelle... Ah non! ce nom doit rester secret, voici pourquoi.

C'était du temps de la grande épreuve des Anges, du grand jour de la fidélité et du triste jour de la révolte. Notre Ange au nom caché avait hésité, il avait failli suivre Lucifer; dans son aveuglement, il allait tomber dans l'abîme de l'orgueil, il vacillait... Et le Dieu si bon, ayant pitié, le prit à part et lui montra... on ne sut jamais quoi, mais on chuchote parmi les Anges que c'était l'image de leur future Reine, la Mère de Dieu. Quoi qu'il en soit, le pauvre Ange fragile en fut fortifié, il se rangea résolument parmi les fidèles et entra dans le Ciel de gloire. Depuis, il ne sait comment remercier et rendre service; il se propose toujours pour les missions les plus ingrates. Et tout le monde avait remarqué, lorsque la douce Reine du Ciel vint

prendre place sur son trône de gloire, le visage particulièrement extasié de l'Ange et son regard ardent.

Cet Ange donc, une fois remonté au Ciel après le sermon, s'en fut solliciter une grande faveur : demeurer auprès de saint François sous l'apparence d'une cigale et l'accompagner partout, pour conduire les hommes à écouter cet homme qui parle si bien de Notre Père qui règne dans les cieux. Et depuis ce jour, par permission spéciale, *La petite cigale de saint François* chante la vérité de l'Amour de Dieu et l'amour du Dieu Vérité : par son chant et par son sourire, elle est devenue l'Ange de la famille, de chaque famille qui désire s'instruire, s'élever et se réjouir comme au Ciel et en l'attendant.

Pourquoi pas l'Ange de la vôtre ?

Chante et chante, petite cigale,
Ta belle voix parle de Dieu.
Sur tes ailes de cristal
Emmène-nous dans les cieux.

Bonne amie de saint François
Emplis nos cœurs étonnés
D'humilité et de foi,
D'espérance, de charité.

Par ta science et ton sourire,
Chaque mois, aux grands et petits
Apprends à vivre, à mourir :
Tout pour Jésus et Marie.

Chante et chante, petite cigale,
Ta belle voix parle de Dieu.
Sur tes ailes de cristal
Emmène-nous dans les cieux.

La Fourmi



Assise

Saint François d'Assise

1182-1226

*Papes : Lucius III – Honorius III Empereurs : Frédéric Barberousse – Frédéric II
Fête fixée le 4 octobre.*

Le fait le plus merveilleux peut-être de l'histoire du catholicisme au moyen âge, c'est l'apparition de saint François d'Assise. De tous les saints qui, avec la grâce de Dieu, se sont efforcés de pratiquer la vie parfaite, aucun s'est-il autant approché de la charité de Jésus-Christ et de son mode de vie?

Jean Bernardone — « François » — Le commerce paternel

Saint François naît à Assise vers l'an 1182; il est le fils aîné de Pierre Bernardone, riche marchand d'étoffes, et d'une pieuse femme, d'origine provençale dit-on, nommée Pica.

Au saint baptême, l'enfant reçoit le nom de Jean. Le surnom de Francesco ou « François » (ce qui est alors la même chose que « Français ») lui est donné par son père parce que celui-ci a rapporté de ses voyages en France une grande sympathie pour ce pays; certains affirment qu'on lui donna ce nom plus tard, à cause de son goût pour la langue française et de son habitude de chanter des airs français.



Assise

Il grandit dans les aises de la fortune paternelle. Vêtu de belles étoffes, jetant l'argent à pleines mains, il ne manque pas aux fêtes turbulentes et aux plantureux festins qu'organisent les fils des propriétaires et des commerçants d'Assise.

Chose étonnante, faveur de Dieu! François garde toujours une dignité qui le protégea contre tout ce qui peut blesser la sainte vertu de pureté.

Soldat et prisonnier — Rêve de gloire

Il approche de ses vingt ans, quand de graves événements l'arrachent à ses fêtes et à son commerce. Le peuple d'Assise s'est élancé contre les châteaux

des nobles d'alentour, et ceux-ci ont appelé à leur secours les nobles de Pérouse. Il y a bataille entre les deux villes. Assise est vaincue. Fait prisonnier avec beaucoup d'autres bourgeois, saint François doit passer un an dans une prison péruvine.

Un peu plus tard, la maladie s'abat sur lui et le fait réfléchir sur la vie qu'il mène. Revenu à la santé, il s'étonne de n'être plus séduit par ses anciennes joies et d'éprouver en son âme une vague inquiétude, qui est une aspiration indéfinie vers une destinée nouvelle et surtout plus haute. Pour combler le vide de son âme, il rêve de prouesses et se découvre une vocation de chevalier.

À la veille du départ, le jeune homme rencontre un de ses futurs compagnons d'armes, un noble pauvrement vêtu. François ôte alors son riche costume pour le lui donner généreusement. Ce soir-là, notre futur saint s'endort joyeux. Durant son sommeil, il a une première vision, et le lendemain à Spolète, il entend une voix qui le décide à rentrer au pays natal.

Le jour suivant, il remonte à cheval et regagne Assise. Il se remet au comptoir du commerce paternel et redevient l'âme des réjouissances de la jeunesse frivole. Pourtant, la douce voix qui lui a parlé à Spolète agite parfois son cœur.

Le baiser au lépreux — Bâtitteur d'églises

Un soir de l'été de 1205, le jeune marchand donne à ses camarades un magnifique banquet, et la bande grisée s'en va en chantant par les rues. Lui, l'âme envahie d'une douceur céleste, les laisse prendre de l'avance et s'arrête. Il reste longtemps immobile, perdu dans l'inexprimable tourbillon de la grâce qui va changer sa vie.

Mais le voile tendu sur son avenir ne tombe pas tout de suite. En vain il pleure ses péchés et interroge le Père céleste dans les églises d'Assise ou dans une grotte du Subiaco; il se rend en pèlerinage à Rome. En sortant de la basilique de Saint-Pierre, il est éclairé par une inspiration : il appelle un des loqueteux qui se pressent sous le porche, échange ses riches vêtements contre les hardes du mendiant, et va se perdre dans la troupe sordide qui mendie. Il en a l'âme emplie de joie. La pauvreté sera son amour, sa vocation : il sera le *Poverello*, le « petit pauvre ».

Revenu à Assise, il porte aux pauvres l'argent qu'il dépensait en somptueux banquets. Désormais, les seuls amis qu'il traîne après lui, ce sont les enfants de la pauvreté.

Un soir, comme il revient d'une chevauchée dans la plaine, il aperçoit tout à coup sur son chemin un homme vêtu de la cagoule des lépreux. Son premier mouvement est de tourner bride et de fuir au plus vite. Mais au fond de son âme il entend une voix; il met pied à terre, s'approche du lépreux, et sur les répugnants ulcères de ce qui reste de main au malheureux, précipitamment, pâle d'horreur mais le cœur résolu, il dépose un baiser avec son aumône.

Bientôt après, le Seigneur Jésus lui fait un nouveau signe. Voici le converti agenouillé devant un grand crucifix byzantin, dans une petite chapelle à demi ruinée, consacrée à saint Damien et située près de la ville. Tandis qu'il demande



à Dieu de lui révéler sa volonté, il entend une voix descendre du Crucifix, qui lui dit :

– Va, François, restaure ma maison, car elle tombe en ruines.

Aussitôt, l'ami des pauvres, le serviteur des lépreux, veut devenir bâtisseur d'églises. Il charge d'étoffes un cheval et se rend au marché de Foligno où il vend le tout : marchandise et monture. Il court offrir la somme au prêtre gardien de la chapelle Saint-Damien. Celui-ci la refuse, redoutant la colère de Pierre Bernardone. Saint François jette

la masse d'argent sur une fenêtre du sanctuaire. Puis il obtient du vieux prêtre l'autorisation de vivre auprès de lui.

Mis en fureur par les nouvelles fantaisies de son fils, Bernardone accourt à Saint-Damien pour le ramener à la raison et au toit paternel. Mais le converti se dérobe et se cache dans une grotte voisine.

Renoncement — À la Portioncule

Exaspéré, Bernardone recourt aux moyens extrêmes. Pour déshériter son fils et lui faire rendre l'argent de la vente de Foligno, il entame des poursuites, dont le dénouement, qui se place au printemps de 1207, est un des plus beaux épisodes de l'histoire chrétienne.

Le père et le fils comparaissent devant l'évêque d'Assise, Guido. Celui-ci engage le jeune fils de Bernardone à restituer tout l'argent qu'il peut détenir. La réponse ne se fait pas attendre. En un clin d'œil, le regard enflammé par une inspiration d'en haut, saint François se défait de ses habits et les amoncelle devant son père, avec l'argent par-dessus, en disant :

– Jusqu'à ce jour, j'ai appelé Pierre Bernardone mon père. Je lui rends l'argent et les vêtements que je tiens de lui, et je dirai désormais : Notre Père qui êtes aux cieux.

Quelque temps après, saint François reparaît dans les rues d'Assise. Vêtu d'une tunique d'ermite, ceint d'une lanière de cuir et chaussé de sandales, il chante les plus beaux airs pour amasser la foule, puis il demande des pierres pour réparer Saint-Damien.

Après avoir restauré cette chapelle, le pieux bâtisseur reconstruit deux autres sanctuaires du voisinage : l'ancienne église bénédictine de Saint-Pierre et la petite chapelle de Sainte-Marie des Anges ou de la Portioncule. C'est dans ce dernier oratoire qu'il reçoit la lumière sur sa vocation véritable.

Nous sommes le 24 février 1209, en la fête de saint Mathias. Saint François assiste à la messe et écoute avec une attention particulière l'Évangile du jour où Notre-Seigneur conseille la pratique de la pauvreté parfaite.

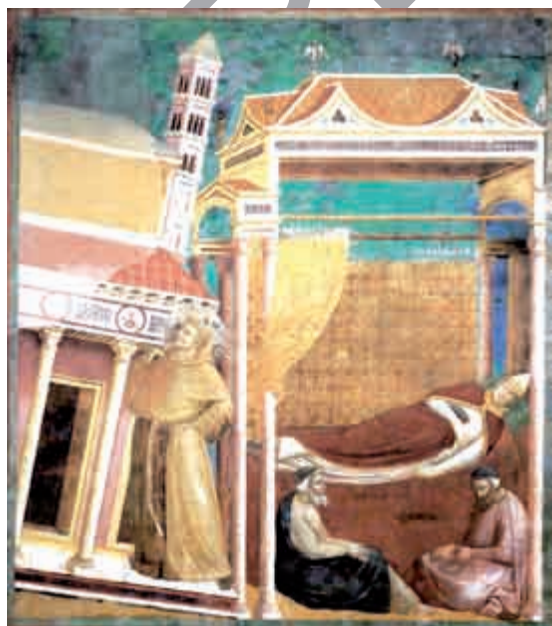
Sans retard, le jeune ermite de la Portioncule inaugure la pratique rigoureuse des prescriptions évangéliques : il jette son manteau, ses sandales, son bâton, sa ceinture de cuir, et il s'en va, pieds nus, vêtu d'une tunique qu'une corde serre à ses reins, prêcher au coin des rues, autour des puits, sur les places d'Assise, d'une façon toute nouvelle ; beaucoup d'auditeurs s'émeuvent et songent à une vie meilleure.

Premiers disciples — Le songe d'Innocent III

Bientôt saint François reçoit ses premiers disciples : Bernard de Quintavalle, homme riche et considérable ; Pierre de Cattani, conseiller de l'évêché ; Égide, fils d'un petit propriétaire d'Assise. Pour ménager leurs forces, il ne leur impose pas de longs exercices. Une épreuve suffit : renoncer à tous les biens et quêter de porte en porte.

Lorsque l'apôtre a groupé un certain nombre de disciples à la Portioncule, il les envoie en mission deux par deux, dans les vallons de l'Apennin ou dans les plaines de l'Ombrie, des Marches et de la Toscane.

Rapidement, la communauté réunit douze membres, et, trop à l'étroit dans l'ermitage de la Portioncule, elle se transporte dans une mesure délabrée, mais un peu plus grande, du côté de Rivo-Torto. Là, saint François écrit une



règle simple et courte, et songe à la faire approuver par le Pape. Toute la pieuse fraternité prend donc le chemin de Rome où règne le grand Innocent III.

Devant l'opposition des cardinaux, le Pape doit différer sa réponse, si bien disposé qu'il soit. C'est alors sans doute, que le Pontife a ce songe que relatent les anciens biographes et qu'ont représenté les artistes. Il voit la basilique du Latran, mère et maîtresse de toutes les églises, chanceler sur ses bases, se lézarder, et sur le point de s'écrouler, quand

un petit homme, vêtu d'une grossière tunique, nu-pieds et ceint d'une corde, survient, applique ses épaules contre les murs de l'église, et, d'un mouvement puissant, la redresse de telle sorte qu'elle paraît plus droite et plus solide que jamais.

De nouveau appelé au palais pontifical du Latran, saint François expose sa requête. Innocent III, troublé par la sagesse divine qui éclate dans les paroles de l'humble religieux, se rappelle son rêve et tout ému embrasse le « petit pauvre », le bénit, lui et ses Frères, et leur permet de continuer à mener leur vie pauvre et de prêcher à tous la conversion. Avant de quitter Rome, ils reçoivent du cardinal Jean Colonna la tonsure qui les introduit dans la cléricature. saint François est même ordonné diacre, heureux de recevoir ainsi la mission de prêcher l'Évangile ; mais, par humilité, il se dérobe à l'ordination sacerdotale. Cela se passe durant l'été 1209.

La communauté franciscaine revient se fixer pour quelques mois à Rivo-Torto, puis s'établit près de la chapelle de la Portioncule, que François obtient des Bénédictins du Subiaso, et qui sera le berceau de l'Ordre franciscain.

On loge dans des huttes de branchages, crépies de boue ; la terre nue remplace la table et les sièges ; les lits sont des sacs de paille. La vie est tissée de prière et de travail. Partout et en tout temps, une sainte joie règne.

Sainte Claire d'Assise

En prêchant l'amour de Dieu dans la cathédrale d'Assise, le « petit pauvre » éveille les résolutions définitives de la perfection dans l'âme d'une jeune fille, d'origine noble, nommée Claire Scifi ; celle-ci, alors, écarte tous les prétendants que gagnent sa beauté et sa fortune. Claire s'enfuit du château paternel par la poterne réservée aux morts, pour donner à Jésus sa jeunesse et son cœur.

Le soir du dimanche des Rameaux, le 19 mars 1212, en la chapelle de la Portioncule, éclairée par la lueur des torches que les Frères tiennent en leurs mains, Claire, prosternée devant l'image de la sainte Vierge Marie, rompt avec le monde et consacre à Dieu ses dix-neuf ans.

Quelques jours après, sa sœur Agnès la rejoint dans le cloître, et la pieuse retraite de Saint-Damien, où François ne tarde pas à établir les deux vierges ferventes, devient le berceau d'un Ordre admirable réservé aux femmes, qu'on appela d'abord les *Pauvres Dames* et que tout le monde connaît aujourd'hui sous le nom de Clarisses, du nom de leur première Mère, sainte Claire d'Assise.



Activité de saint François — Son heureuse influence

Ne nous y trompons pas : si la vie de saint François est ornée de nombreuses conquêtes apostoliques – ce qui fait de lui « le héraut du grand Roi », la part principale cependant, la meilleure part selon l'Évangile, est toute de prière et de contemplation. Et cette contemplation illumine et rend féconde et savoureuse sa prédication.

Sans doute il n'a pas fait de longues études théologiques : mais il est diacre et le pape Innocent III l'a autorisé à prêcher la vérité de la foi, la pureté de l'Évangile, l'amour de Dieu, la conversion du cœur, la pénitence pour les péchés. C'est avec une grande puissance de conviction et avec une onction qui vient du Saint-Esprit qu'il prêche ; et les âmes, sur sa parole, changent de vie !

C'est dans un monde hurlant de convoitises et de haines exaspérées que passent saint François et ses disciples, pieds nus, la corde aux reins, les yeux au ciel, montrant dans leur pauvreté la joie la plus serène, s'aimant avec tendresse et prêchant la paix autant par l'exemple que par la parole. Il n'est pas jusqu'aux animaux qui, par une permission divine, ne soient sensibles à sa parole.

Apostolat missionnaire — Vision de la Portioncule

Le paladin n'est pas mort en saint François. Comme on est en pleine époque des Croisades, ses ambitions apostoliques le poussent vers l'Orient. Pour porter l'Évangile aux musulmans, il s'embarque à Ancône en automne 1212. Mais une tempête le jette sur les côtes dalmates, d'où il regagne péniblement les rivages italiens.

En 1214, c'est aux musulmans du Maroc qu'il veut annoncer l'Évangile. Mais une maladie l'arrête en Espagne et l'oblige à rebrousser chemin. Quand il partage entre ses disciples les provinces à évangéliser, non content d'envoyer ses meilleurs amis aux pays musulmans, il ne peut s'empêcher de prendre lui-même la mer et de gagner les rivages où combattent alors les croisés (1219) Il voit ceux-ci assiéger Damiette ; mais plus préoccupé de gagner une âme qu'une bataille, il se hâte



de pénétrer jusqu'au sultan d'Égypte, Mélek-el-Kamel. Celui-ci le reçoit courtoisement et l'écoute sans déplaisir, mais ne consent pas à rejoindre la vraie religion.

Déçu mais pleinement soumis à la sainte volonté de Dieu, saint François gagne Saint-Jean d'Acre et visite les Lieux Saints, puis rentre en Italie où l'appellent de graves difficultés. Le nombre des Frères s'est prodigieusement accru, et leurs ermitages se sont multipliés à travers l'Italie. Ils sont déjà une armée, lorsque le fondateur, venu à Rome pour le quatrième Concile du Latran en 1215, a la joie d'entendre le Pape Innocent III renouveler son approbation aux « Frères Mineurs » – ainsi commence-t-on à nommer les Pénitents d'Assise. Là, il rencontre saint Dominique, fondateur des Frères Prêcheurs, et leurs grandes âmes se reconnaissent.

L'année suivante, une faveur extraordinaire contribue encore à affermir l'œuvre humblement commencée à la Portioncule. Une nuit que saint François est en prière dans la chapelle, Jésus-Christ, ayant à ses côtés sa glorieuse Mère, lui apparaît et lui inspire de se rendre auprès du Pape Honorius III, de passage à Pérouse, et de lui demander une indulgence plénière pour quiconque, contrit de cœur et s'étant confessé, visitera la chapelle. Malgré l'opposition des cardinaux, Honorius accorde l'indulgence plénière, en la restreignant cependant à un jour par an.

Mais des tristesses et des déceptions viennent aussi. Jusque-là, les Frères n'habitent que des cabanes en torchis, s'en vont en pèlerinage ou en mission, prêchent la pénitence et la conversion sans faire d'études théologiques, se retirent dans des grottes pour prier, ne sont soumis que de très loin à l'autorité d'un supérieur, mais doivent pratiquer à la lettre la pauvreté évangélique.

Pour quelques disciples, animés de tout l'esprit du fondateur, cette vie peut être sanctifiante ; pour un grand nombre, elle offre des dangers, notamment celui de mener une vie errante, voire oisive. Il faut un genre de vie plus stable ; il faut aussi quelques études pour aller prêcher l'Évangile aux hommes. C'est à quoi le cardinal Hugolin, protecteur donné à l'Ordre par le Pape Honorius III, encourage les Frères Mineurs. saint François comprend qu'il demande trop à la nature humaine, et il s'incline devant cette décision.

Vers la fin de sa mission — La crèche — Les stigmates

Du reste, il se sent au bout de sa mission publique. À sa suite, un renouveau triomphal de vie chrétienne traverse l'Italie et ébranle l'Europe. Outre les milliers d'âmes ferventes qui embrassent la règle des Frères Mineurs ou celle des Clarisses, d'autres, qui ne peuvent sortir du monde ni prononcer les vœux monastiques, se jettent par centaines de mille dans la confrérie des Pénitents laïques ou Tiers-Ordre, organisé en 1221 par saint François d'Assise et le cardinal Hugolin. Le fondateur, sans se désintéresser de la conduite de l'Ordre dont il résigne le gouvernement dès l'an 1219, disparaît et se réfugie dans un ermitage pour donner tout son temps à la contemplation.

Au mois de décembre 1223, il vit retiré dans la vallée de Rieti, près de Greccio, quand il fait connaître à un bienfaiteur et ami son désir de fêter la solennité de Noël dans une grotte, avec une crèche (une mangeoire pour animaux), de la paille, le bœuf et l'âne, pour que l'imagination n'ait rien à faire pour se représenter le grand mystère. Dès lors, la pieuse coutume de représenter la crèche de Bethléem aux fêtes de Noël devient traditionnelle dans les églises franciscaines.

Pendant l'été 1224, saint François quitte la vallée de Rieti et s'enfuit dans une cabane du mont Alverne, au milieu d'âpres rochers, entourés de forêts sombres.

Un jour, comme il médite avec ardeur sur la Passion de Jésus, il voit descendre du ciel et planer sur les rochers un ange de lumière et qui a six ailes, deux s'élevant au-dessus de sa tête, deux déployées pour le vol, et les deux dernières couvrant son corps. L'apparition a les bras étendus, les pieds joints et semble attachée à une croix. Dans le visage du séraphin, François contemple la beauté douloureuse des traits du Crucifié, et il entend sa voix : elle lui annonce que le feu de l'amour achèvera de le transformer à l'image de Jésus en croix. En même temps une vive douleur perce ses membres ; des clous noirs traversent ses mains et ses pieds, et d'une blessure ouverte en son côté le sang commence à couler. Il vient de recevoir dans sa chair les stigmates de la Passion.



Après la Saint-Michel, il dit adieu à l'Alverne, et, monté sur un âne – car ses pieds ne peuvent plus le porter – il regagne la Portioncule par petites étapes, semant les miracles sur ses pas. Des douleurs atroces le reprennent. Exténué de jeûnes et de privations, terrassé par de fréquentes hémorragies, torturé par une ophtalmie tenace qu'il a rapportée d'Égypte et qui le rend presque aveugle, il consent à se reposer dans une hutte que sainte Claire fait construire pour lui dans le jardin de Saint-Damien.

Le « Cantique des créatures » — La mort et le triomphe

C'est là, dans les ténèbres de sa cécité, sur un misérable grabat où le harcèle une bande de mulots, que le troubadour de Dieu compose le *Cantique du Soleil* ou *Cantique des créatures*.

On conduit le malade aux médecins renommés des environs Le mal empire. Sentant l'approche de sa fin, saint François demande qu'on le ramène à Assise. On est au début de l'été de 1226.

Prévenu par son médecin du peu de temps qui lui reste à vivre, saint François ajoute au Cantique du Soleil une strophe dans laquelle il louait le Seigneur « pour notre sœur la mort corporelle ».

Puis, sur ses instances, les magistrats permettent de l'emmener à Notre-Dame des Anges, où il désire mourir. On l'emporte sur une civière. Se dressant à demi, le moribond dit adieu à Assise et la bénit en pleurant.

À la Portioncule, il donne ses instructions dernières, fait porter à sainte Claire, qu'il ne peut plus aller entretenir à Saint-Damien, la promesse qu'après sa mort on fera passer sa dépouille mortelle devant sa clôture, puis il attend la mort. Elle vient le 3 octobre 1226.

Le lendemain, dès que l'aube blanchit l'horizon, un cortège à la fois douloureux et triomphal remonte vers Assise. Les foules accourent pour escorter le corps du saint.

On fait un détour par Saint-Damien, pour permettre à sainte Claire et aux Pauvres Dames de toucher et de baiser les plaies du stigmatisé de l'Alverne, et on transporte la sainte dépouille dans l'église Saint-Georges.



Le Pauvre d'Assise opère tant de miracles que, dès le 16 juillet 1228, le cardinal Hugolin, devenu le Pape Grégoire IX, lui décerne la gloire des autels. Deux ans après, à la fin du mois de mai 1230, le corps du Saint est transféré, au milieu de fêtes splendides, dans la magnifique église qu'on vient d'élever pour le recevoir.

Claire RUMMY

Saints du mois

Les saints de glace

Défiez-vous de saint Mamert,
De saint Pancrace et saint Servais,
Car ils amènent un temps frais,
Et vous auriez regret amer.



Le cantique des créatures

écrit par saint François d'Assise en 1225



Très-Haut, tout-puissant et bon Seigneur,

à vous appartiennent les louanges, la gloire et toute bénédiction ;
on ne les doit qu'à vous, et nul homme n'est digne de vous nommer.

Loué soit Dieu, mon Seigneur,

à cause de toutes les créatures, et singulièrement pour notre frère messire
le soleil, qui nous donne le jour et la lumière ! Il est beau et rayonnant
d'une grande splendeur, et il rend témoignage de vous, ô mon Dieu !

Loué soyez-vous, mon Seigneur,

pour notre sœur la lune et pour les étoiles !
Vous les avez formées dans les cieux, claires et belles.

Loué soyez-vous, mon Seigneur,

pour mon frère le vent, pour l'air et le nuage,
et la sérénité et tous les temps, quels qu'ils soient !

Car c'est par eux que vous soutenez toutes les créatures.

Loué soit mon Seigneur

pour notre sœur l'eau, qui est très utile, humble, précieuse et chaste !

Loué soyez-vous, mon Seigneur,

pour notre frère le feu ! Par lui vous illuminez la nuit.
Il est beau et agréable à voir, indomptable et fort.

Loué soit mon Seigneur,

pour notre mère la terre, qui nous soutient, nous nourrit
et qui produit toutes sortes de fruits, les fleurs diaprées et les herbes !

Loué soyez-vous mon Seigneur,

à cause de ceux qui pardonnent pour l'amour de vous, et qui
soutiennent patiemment l'infirmité et la tribulation ! Heureux ceux qui
persévéreront dans la paix ! Car c'est le Très-haut qui les couronnera.

Soyez loué, mon Seigneur,

à cause de notre sœur la mort corporelle, à qui nul homme vivant ne
peut échapper ! Malheur à celui qui meurt en état de péché !
Heureux ceux qui à l'heure de la mort se trouvent conformes à vos très
saintes volontés ! Car la seconde mort ne pourra leur nuire.

Louez et bénissez mon Seigneur, rendez-lui grâces,
et servez-le avec une grande humilité.

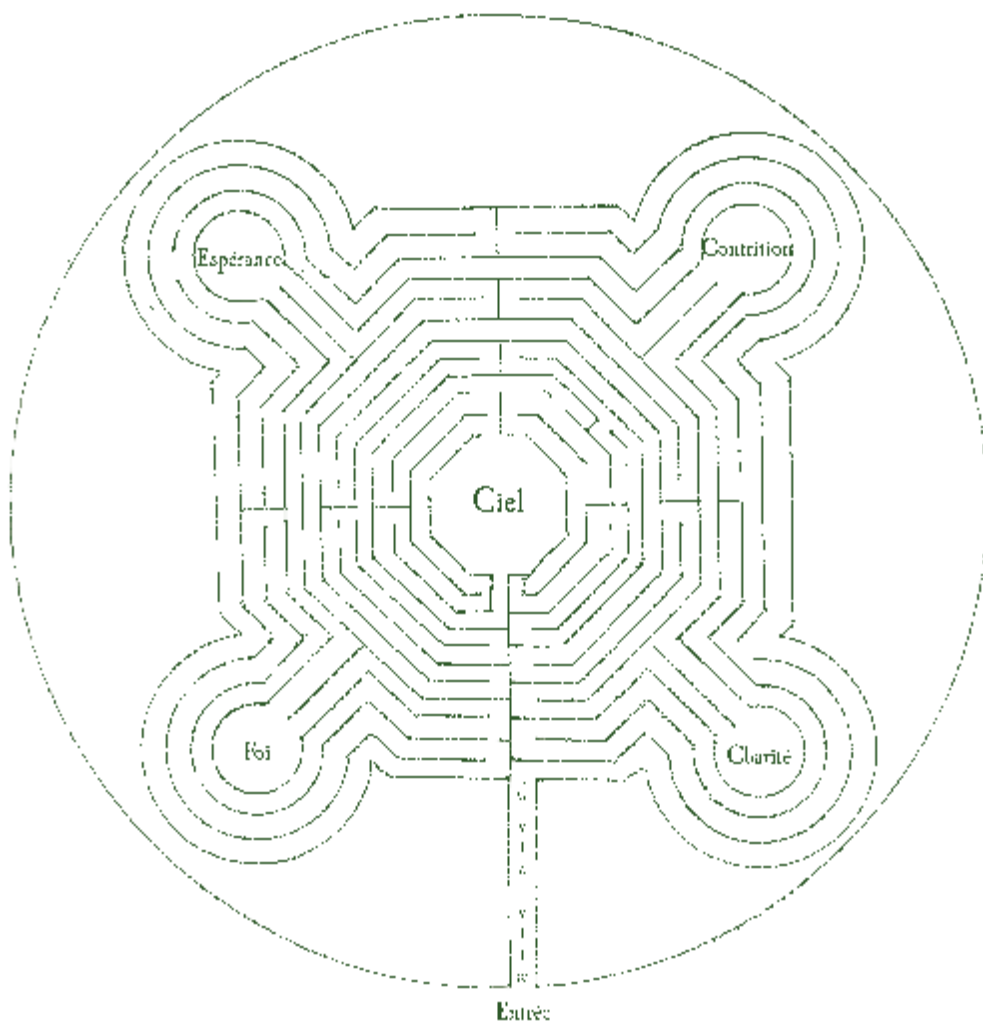
LA RÉCRÉATION DE KIZITO



(Solutions des jeux et explication du titre choisi dans les prochains numéros.)

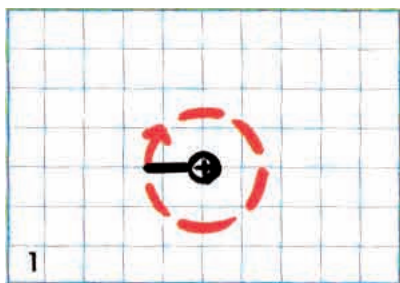
Parcours le labyrinthe avec Kizito

Sauras-tu parvenir au Ciel sans présomption...
c'est-à-dire en passant dans le bon ordre par toutes les étapes nécessaires
et sans passer deux fois par le même chemin?



Labyrinthe de la cathédrale de Reims

Construis une rosace au compas avec Kizito



1. Trace un cercle de taille moyenne. pour mieux le voir, repasse le avec un stylo de couleur.

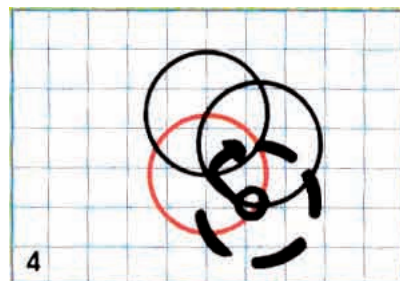
2. Pique le compas sur le cercle de couleur et trace un autre cercle.



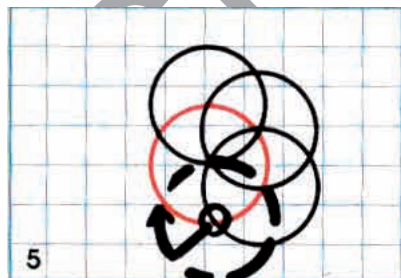
3. À l'intersection des cercles, trace un nouveau cercle.



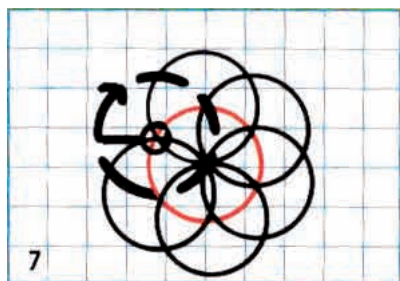
4. De nouveau, un autre cercle.



5. Puis encore un autre...
6. Continue... c'est bientôt fini...



7. Trace enfin le dernier cercle.



La chronique de l'oncle Armand



Ah ! mes neveux – mes petits-neveux devrais-je dire – vous vous lancez dans l'aventure d'une revue catholique pour les familles. Vous êtes un peu inconscients, voire téméraires, mais je ne veux pas me dérober à la demande de collaboration que vous m'avez si aimablement présentée. Vous savez que j'ai un faible pour vous, et vous savez en profiter !

Si vous le voulez bien, j'écrirai au gré de mon humeur une chronique (c'est-à-dire, en l'occurrence, un texte écrit au fil du temps et selon la nécessité du moment) dont le but est de vous transmettre mille choses qui me tiennent à cœur pour l'honneur de notre Dieu et de notre sainte Mère l'Église et pour vous aider à vivre en chrétienté. Je m'efforcerai de m'exprimer très simplement, car c'est surtout aux enfants que je veux m'adresser : pour eux je traiterai de catéchisme, de liturgie, de savoir-vivre, d'histoire, etc. ; ma vieille tête me semble pleine à craquer et j'ai grand hâte de la déverser dans des esprits attentifs et des cœurs confiants.

Mais avant de commencer, il faut que je vous conte en deux mots mon histoire, parce qu'elle n'est pas ordinaire. J'aurai sans doute l'occasion de vous en narrer un jour ou l'autre quelque étonnant épisode, mais en voici aujourd'hui le résumé qui vous fera comprendre mon désir de vous instruire.



Je suis né en 1933, le jour d'une fête de la sainte Vierge Marie qui avait cette année-là un éclat tout particulier : ce 25 mars on fêtait en effet non seulement l'Annonciation de Notre-Dame, mais aussi le mille neuf centième anniversaire de la mort de Jésus-Christ sur la Croix (et donc le mille neuf cent trente-troisième anniversaire du mystère de l'Incarnation). Le Pape Pie XI avait institué une année entière de prières et d'indulgence pour qu'on

fêtât dignement le jubilé de la Rédemption. Bien évidemment, je ne m'en souviens pas ; mais j'ai toujours gardé une tendresse particulière pour la prière de l'Angélus – ce qui m'a gardé de bien des périls tout au long de ma vie aventurière.

Votre grand'mère (laissez-moi l'écrire à l'ancienne !) votre grand'mère maternelle est donc ma grand'sœur : pour vous comme pour moi elle est grande – nous avons cela en commun !

Après avoir obtenu mes deux baccalauréats, je suis entré en 1951 à l'Abbaye de Fontval, nichée au cœur du Gâtinais, et qui fut jadis appelée « la perle de Cluny ». Après un postulat de six mois et un noviciat d'un an, j'ai fait mes vœux triennaux en 1953, et, tout en continuant mes études scolastiques, j'ai reçu les emplois de sacristain auxiliaire puis d'aide-bibliothécaire. En 1956, au moment de renouveler mes vœux, le Père Abbé m'a conseillé de rentrer dans le monde : il est vrai que j'avais beaucoup de mal à demeurer dans une étroite clôture et que je ne rêvais que de grand air et d'aventure – comme je l'avais fait durant toute mon enfance. Ma santé en était bien ébranlée, mais je fus tout de même bien malheureux de me retrouver dans le monde.

Je suis alors parti pour Coïmbre (pour les ignorants, c'est une des principales villes du Portugal) y suivre les cours de l'Institut technique des bois et forêts, et je me suis spécialisé dans les forêts tropicales et équatoriales : ce qui fait qu'en 1960, ayant émigré au Brésil, je me suis enfoncé dans le Matto-Grosso, où je me suis installé sur le versant sud de la Serra dos Parecis, face à la Bolivie où se trouvait la petite ville la plus proche (Gajará Mirim, à 500 km, sur le Río Guaporé qui fait la frontière). La grande ville la plus proche était à 1 000 km (La Paz, en Bolivie) et la côte atlantique à plus de 2 000 km !

Je vous dis cela pour que vous compreniez que j'étais très isolé, loin de tout, loin du monde : j'y suis resté quarante et un ans (oui, 41 ans !) sans reprendre contact avec ce qu'on est convenu d'appeler la « civilisation », qui n'est plus qu'une jungle à l'usage des sauvages riches. Je travaillais pour le compte d'une société de São Paulo dont un émissaire passait tous les deux ans, et s'occupait de tout ce qui concerne l'administration (à vrai dire, pas grand-chose).



Les montagnes où j'étais basé étaient visitées de temps à autre (deux ou trois fois par an) par un missionnaire français : un prêtre fidei donum (je vous expliquerai à l'occasion ce que c'est) originaire du diocèse de Sées, en Normandie. C'était un colosse d'une quarantaine d'années, à l'esprit vif et au caractère qui consistait en un savoureux mélange d'énergie et de douceur. À notre sixième rencontre (Ah ! que j'étais heureux de pouvoir parler français, de pouvoir parler « pays »), il m'expliqua qu'il devait prochainement



reprendre son poste en paroisse à Alençon (la ville natale de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus) et qu'il ne serait probablement jamais remplacé. Le voyant partir, j'eus le cœur gros et me demandais si mon devoir était de rester ainsi loin de tout secours religieux.

Mais « il ne faut jurer de rien », dit le proverbe. Car je le vis revenir six mois plus tard. Et quand je lui demandai la raison de ce revirement, il prit un air triste et ne sut que me dire : « Soyons fidèles, soyons fidèles ». En fait, j'appris plus tard qu'il avait été tellement effaré et attristé de la tournure prise par le clergé français qu'il avait demandé, et reçu, l'autorisation de repartir en mission. Sur le moment, je fus tellement heureux que je ne me posai pas de question.

Et de loin en loin je reçus sa visite, véritable fête de l'âme et de l'amitié. Il disait la sainte Messe pendant une semaine – quelle joie de la lui servir ! – instruisait, confessait. Il n'oubliait pas les indigènes, ceux qui abattaient les arbres, élaguaient et débitaient les branches, transportaient les grumes jusqu'au Río Jíparana au nord de la Serra, pour leur faire rejoindre la mer par le Río Madeira et l'Amazone.

Chaque fois que je lui demandais des nouvelles de l'Église et du vieux pays, il me répétait : « Soyons fidèles, soyons fidèles » (ce qui se dit à peu près « Tchoukât'ka, tchoukât'ka » dans le langage des tribus d'alentour). Au point que, je ne sais si vous me croirez, je ne l'appelais par-devers moi que le

Père Soyons-Fidèles, et que je ne sais plus son nom véritable ! Les années ont passé : je ne quittai jamais mon coin de forêt (il était tout de même grand comme la Belgique !), et mon seul lien avec le monde – hormis le passage-éclair bisannuel de l'envoyé de la Société brésilienne des bois tropicaux et de quelques marchands ambulants et avides – mon seul lien donc était les visites du bon Père Soyons-Fidèles qui, au fil des années, devint pour moi plus qu'un père. Cela dura quarante ans. Il prenait de l'âge, le cher Père (moi aussi, sans doute) mais il était toujours vaillant, toujours régulier, toujours paternel, toujours bon comme du bon pain et incroyablement surnaturel. Et toujours plus triste en parlant de la sainte Église : il me racontait bien un peu ce qu'il savait, mais tout cela me semblait si lointain et si irréel !

Un jour de printemps 2001, il arriva dans un état de fatigue épouvantable, tenant à peine debout, dévoré par la fièvre. Il me dit, les larmes aux yeux, qu'il venait pour mourir ici, qu'il n'avait plus que ce désir : « *Cupio dissolvi et esse cum Christo* ». (Mes enfants, demandez à vos parents, ils vous expliqueront cette phrase de saint Paul.) Et de fait, il mourut presque dans mes bras. Tout désemparé que j'étais, je l'ensevelis selon ses désirs, et je le pleurais longtemps, longtemps.

Et soudain, ma vie au fond de la forêt n'eut plus aucun sens pour moi : je me sentis bien âgé (68 ans !), usé, fatigué, le cœur en berne. Alors, j'ai décidé de revenir en France et j'y suis arrivé au mois de septembre suivant. Je ne vous raconterai pas le choc, le vertige, de reprendre contact avec le monde. Oh ! ce ne sont pas les changements techniques qui m'ont désorienté, j'étais un peu au courant, je m'y attendais. Mais tout le reste... la mentalité, la religion, l'habillement, l'insolence de la jeunesse, l'incroyable immoralité partout étalée, l'effondrement du langage, et tout et tout.

Bref, je me suis retrouvé parmi les miens, heureux de les revoir après de si longues années, heureux de faire votre connaissance, mes chers neveux, mais ne reconnaissant plus rien. L'entrée dans mon église paroissiale a été terrible : elle était transformée en une sorte de temple protestant. J'en ai dès le premier jour fui les cérémonies vides de foi, tout juste bonnes à transformer les gens en débiles mentaux. J'ai voulu me réfugier à l'Abbaye de Fontval qui était restée chère à mon cœur, j'y fus deux jours comme un

étranger : où étaient le silence, l'habit, la contemplation, la foi, la douceur de la règle ? Ne sachant quel Luther avait désolé la France pendant ma vie brésilienne, je suis allé chercher le catholicisme à Rome. Las ! c'était pareil : avec un peu plus de décorum peut-être, mais au fond tout pareil ! Je compris ainsi l'ampleur de la catastrophe . . .

Il ne faut pas nous leurrer, nous avons tout perdu, ou presque. Dans ce grand malheur qui nous est arrivé – qui m'est arrivé tout d'une fois, ce qui me permet d'en mesurer l'abîme – il faut tenir bon, il faut maintenir, purifier, retrouver, propager. C'est à mon tour de vous dire et de vous répéter : « Soyons fidèles, soyons fidèles ». Ainsi m'est venu le désir de conserver, de transmettre, de mettre en valeur ce que j'ai reçu : et voilà pourquoi j'ouvre cette chronique. Je veux porter à votre connaissance, je veux vous faire aimer le grand trésor de la foi, de la doctrine, de l'esprit chrétien, de la liturgie, de l'art chrétien, de la grammaire même : trésor qui a été dilapidé, mais qu'avec la grâce de Dieu nous maintiendrons. Le voulez-vous ?

Bonne Vierge Marie, ayez pitié de nous.

Oncle Armand

Post-scriptum. Pour ne pas laisser cette première chronique sans vous enrichir un peu, veuillez trouver dans les lignes ci-dessous une petite instruction.

Je vais juste évoquer la première question qu'on rencontre dans le catéchisme :

Q. : *Êtes-vous chrétien ?*

R. : Oui, je suis chrétien par la grâce de Dieu.

Cette question doit vous paraître facile et anodine (c'est-à-dire sans grande importance). Eh, bien ! détrompez-vous ! Regardons ensemble, si vous le voulez bien, et nous y trouverons quatre choses.

1. Tout d'abord, il ne vous serait pas venu à l'idée de répondre *non* ; cela aurait été un mensonge très grave : renier Notre-Seigneur Jésus-Christ, déclarer qu'on ne le connaît pas et qu'on ne l'aime pas. Cela aurait été faire comme saint Pierre (qui n'était pas encore saint !) dans la nuit du Jeudi-Saint. Voilà donc une question dont la réponse est très grave, une question à laquelle on ne peut pas se dérober. C'est une question de vie et de mort pour l'âme.

Aujourd'hui, au cours de catéchisme, il est facile de répondre *oui*. Mais un jour peut-être viendra où cette réponse nous coûtera beaucoup : la moquerie, la perte d'un emploi, l'exil, la mort même. Et il faudra encore répondre *oui* de toute son âme, en se souvenant que dans l'Évangile, Jésus a dit de ne pas craindre ceux qui peuvent tuer le corps, mais de craindre plutôt celui qui peut condamner l'âme à l'Enfer

éternel, c'est-à-dire Dieu lui-même. Lorsque la vérité de la foi ou l'honneur de Dieu est en jeu, il ne faut pas barguigner (c'est-à-dire hésiter), quelles qu'en soient les conséquences.

Et pour être sûr d'avoir le courage nécessaire le jour venu, il faut chaque jour en demander à Dieu la grâce, il faut s'entraîner dans les petites choses quotidiennes à dire la vérité avec franchise, à témoigner de Jésus-Christ, à vaincre le respect humain (c'est-à-dire à ne pas se laisser arrêter dans le bien par crainte de paraître chrétien).

Il faut donc répondre oui à notre question, nous sommes d'accord, et nous avons répondu *oui*. Mais ce *oui* est-il un vrai *oui*? Voilà la deuxième chose à considérer.

2. *Chrétien* signifie *disciple de Jésus-Christ*, instruit et guidé par Jésus-Christ. Le sommes-nous vraiment? Ne sommes-nous pas menteurs en nous affirmant chrétiens?

Non, si faibles que nous soyons, nous ne sommes pas menteurs si nous croyons que toutes les vérités que Jésus-Christ nous a révélées et qu'il nous enseigne par l'Église catholique, et si nous nous efforçons de suivre la loi de Jésus-Christ. Mais il faut tout de même y réfléchir : sommes-nous des chrétiens dignes de ce nom? Ressemblons-nous à Jésus-Christ, est-il notre modèle en toute chose, est-il véritablement notre *Seigneur*, sommes-nous vraiment ses *vassaux*? N'y a-t-il pas encore beaucoup d'efforts à faire pour faire honneur à ce beau nom de chrétien?

Nous sommes chrétiens *par la grâce de Dieu*, est-il affirmé dans la réponse du catéchisme. Voilà qui est très important à préciser, et pour deux raisons.

3. C'est *par la grâce de Dieu* que nous sommes chrétiens *car c'est un don gratuit*, une largesse que nous n'avons pas méritée. Nous n'y sommes pour rien, c'est l'amour de Dieu qui a tout fait. Il faut donc en remercier Dieu chaque jour; il faut précieusement conserver ce trésor; il faut que cette qualité se voie dans notre façon d'être, dans notre façon de parler, dans notre façon d'agir : il faut honorer ce que Dieu nous a donné sans aucun mérite de notre part.

Nous sommes chrétiens, soyons en fier! Mais sachons qu'il n'y a là ni de quoi se vanter, ni de quoi penser que nous en sommes dignes, ni de quoi mépriser notre prochain : au contraire, tâchons de répandre cette grâce par le témoignage de la foi et une constante charité.

4. Et puis nous sommes chrétiens par la grâce de Dieu *parce que c'est une vie qui nous est donnée*. Être chrétien n'est pas une étiquette, ce n'est pas une simple inscription dans un registre, ni une qualité passagère et facultative; ce n'est pas une sorte de luxe : être chrétien est une vie intérieure (et aussi extérieure), c'est la vie même de Dieu à laquelle nous participons par la grâce. Voilà pourquoi le titre de chrétien est ce qui doit commander toute notre vie, ce qui doit illuminer toute notre intelligence : c'est ce qui doit nous faire vivre, sur la terre et dans le Ciel.

La vie chrétienne est une vie reçue, une vie surnaturelle qui nous dépasse infiniment, une vie divine qui nous est donnée par pure bonté : à cet amour nous devons répondre par l'action de grâces et la docilité.

Mes chers neveux, je vous laisse sur ces paroles à méditer, et je vous donne rendez-vous au mois prochain. Que le Bon Dieu vous bénisse.



(Solutions dans les prochains numéros.)

Jeux

✿ *Chacun de ces saints dans l'histoire est associé à un animal. Rendez chaque animal à son propriétaire :*

Animaux

1. Cerf
2. Bœuf
3. Poissons
4. Abeille
5. Serpent
6. Aigle
7. Oiseaux
8. Loup
9. Corbeau

Saints

- Benoît
- Antoine
- François
- Rita
- Hervé
- Jean
- Hubert
- Luc
- Georges

✿ **Une anagramme**

1. C'est exprimer tout son bonheur,
C'est entonner, de tout son cœur,
Son hymne à la grande nature.
2. L'oiseau, c'est celui de nos bois ;
J'aime à l'entendre, et je le

vois

Gai, pépiant dans la ramure

✿ **Énigme**

Premier indice

Dans la musique militaire,
Quel est l'instrument que préfère

Un enfant, généralement ?
C'est celui-là sans aucun doute !

Aussi voyez comme il l'écoute,
Oh ! Oui, religieusement !

Deuxième indice

Quand je vais chez la boulangère,
Quel est le pain que je préfère ?
N'est-ce pas ce petit pain long ?
Pourquoi ? Peut-être par caprice, comme on aime le pain d'épices,
Le croissant ou bien le pain rond.





DION ET LES SIBYLLES

UNE RENCONTRE INQUIÉTANTE

La petite cigale de saint François, dès son premier numéro, commence à publier la traduction française – elle n’a jamais été faite – du chef-d’œuvre écrit en 1866 par Miles Gerald Keon (1821-1875) : il s’agit du roman chrétien « Dion et les Sibylles » (*Dion and the Sybils*) qui nous transporte au temps de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

De la même veine que *Fabiola*, du Cardinal Wiseman (1854), *Dion et les Sibylles* est cependant d’une qualité et d’un intérêt bien supérieurs : le lecteur pourra en juger tout au long des épisodes.

Ceux qui ont lu *Percy Winn* du Père Francis Finn (la suite de *Tom Playfair*) savent que *Dion et les Sibylles* était un des livres favoris de Percy : cela n’a rien d’étonnant, car voici un livre didactique pour la foi catholique, roboratif pour l’âme qui désire servir Dieu, à la fois historique, apologétique et récréatif.

Une précision importante s’impose : cette traduction, presque achevée au moment où commence cette publication, est un travail considérable qui a demandé plusieurs années de labeur. L’*Association Saint-Jérôme*, qui a commandé cette traduction et qui nous en autorise la publication, se réserve explicitement les droits qui lui reviennent. L’honnêteté élémentaire veut qu’on les respecte : la vertu de justice y oblige.

En retour de l’autorisation, l’*Association Saint-Jérôme* compte sur les lecteurs de *La petite cigale de saint François* pour l’amélioration de la traduction. Il serait donc souhaitable que vous signaliez les fautes et les obscurités de la traduction : toute suggestion est bienvenue.

L’aventure – car c’est une grande aventure instructive, passionnante, haletante – commence en l’an 12 après la naissance de Jésus-Christ : dans l’empire romain, c’est la *paix d’Auguste* qui règne, tandis que Notre-Seigneur vit caché à Nazareth.

La première scène de l’aventure a lieu en Italie, sur la *via Appia* entre Naples et Rome, tout près de la mer Tyrrhénienne, qui est la partie de la mer Méditerranée située entre la Sardaigne et la péninsule italienne. Le rideau s’ouvre...

Bonne et sainte lecture en compagnie de Paul et de sa famille.

Une voiture, d'aspect plutôt ordinaire et tirée par deux chevaux, s'avancait rapidement vers le nord le long de la voie Appienne – ou voie de Trajan, la reine des routes romaines qui relie Rome à Brindes – entre l'étape de Minturnes et le relais suivant, relais solitaire à quelques lieues au sud de la ville de Formies.



À l'intérieur avaient pris place, dans le sens de la marche, une femme d'âge moyen, dont le visage qui avait dû être ravissant restait doux et attrayant, et à ses côtés, une belle enfant, âgée d'une douzaine d'années, mais dont la pâleur était encore accentuée par le *ricinium* noir, cette pièce d'étoffe que l'on portait sur la tête pendant les deuils, et qui couvrait également la femme assise près d'elle. La petite fille paraissait en proie à une grande douleur, et les regards que la dame portait sur elle reflétaient toujours l'amour, et parfois l'angoisse.

En face, habillé d'une *lacerna* de couleur sombre, sorte de cape posée sur les épaules et retenue par deux *fibulae* d'argent sur le devant, faite d'étoffe visiblement coûteuse mais coupée d'une façon alors inconnue dans le pays, était assis un jeune homme d'environ dix-huit ans. Dans la boucle d'une large ceinture en cuir repoussé, sombre et brillant,

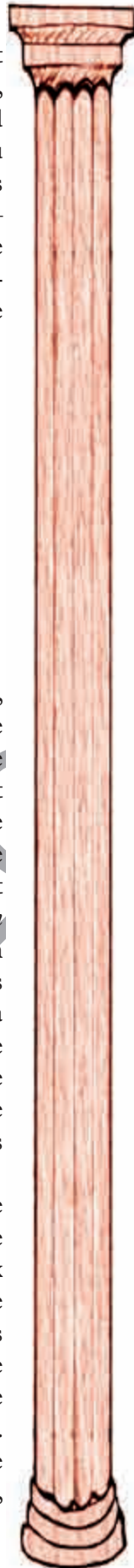
il portait en son fourreau un long glaive droit, à la forme inconnue et étrangère, dont il tenait devant lui la poignée ornée d'émeraudes, et la pointe entre ses pieds. Au pommeau de son glaive, il avait accroché son *petasus*, un chapeau à bords profonds et à coiffe basse, avec une plume noire au côté qui produisait un effet insouciant et désinvolte que son propriétaire négligeait.

La fillette tenait sa tête en arrière, les yeux fermés. Le garçon, en la voyant, laissait échapper de temps en temps un soupir. Enfin il s'inclina, prit la tête entre les mains et laissa couler des larmes silencieuses entre ses doigts.

— Agathe, dit la dame d'une voix basse et tendre, dont le délicat timbre grec était rempli de persuasion, lève ton regard, mon enfant bien-aimée! Ton frère et moi, du moins, te sommes laissés. Ne pense plus au passé. Les dieux ont pris la vie de ton père, après que les hommes lui ont pris ses biens, qui étaient aussi les tiens. Mais notre vie n'est pas encore finie. N'avons-nous pas nous aussi perdu nos parents? Ne savais-tu pas déjà que probablement tu vivrais plus longtemps que ton pauvre père? Ne dois-tu pas aussi me survivre? Peut-être bientôt?

Avec un cri de consternation la fillette se jeta dans ses bras en sanglotant. Pendant qu'elle pleurait, la mère s'écria :

— Que je remercie cette puissance inconnue, dont parle si sublimement mon jeune compatriote Denys l'Athénien, que l'enfant pleure enfin! Pleure, Agathe, pleure; mais ne te déssole pas, ne reste pas muette dans la lâcheté du déses-



poir! Ne pleure pas ton père d'une façon indigne de son enfant et de la mienne. Ne pleure pas comme si tu nous étais étrangère. Mon mari est parti à jamais, mais il est parti honorablement. La tristesse produit la tristesse, et ce chancre sans voix ni larmes qui voudrait tuer son enfant ne me rendra pas le compagnon de mes jours, ni à toi, ton père. Nous ne devons pas décourager ton frère Paul, mais plutôt le reconforter pour la lutte qui l'attend.

— Oh! Je le voudrais bien, maman, dit Agathe.

— Quand j'aurais recouvré mes droits, interrompit à ce moment le jeune homme, notre père viendra alors s'asseoir parmi les lares, autour du feu qui brûle à jamais dans l'atrium de la demeure de nos ancêtres, Agathe. Courage donc! Tu es malade; mais Chariclès, le grand médecin de Tibère César, est notre compatriote et il te soignera. On dit qu'il sait tout guérir ou presque. Et si tu te sens fatiguée, cela n'a rien d'étonnant, je peux te l'assurer! *Minime mirum mehercule!* N'avons-nous pas voyagé sans arrêt, sur terre et sur mer, depuis notre départ de Thrace? Mais maintenant un dernier changement de chevaux nous amènera à Formies, le but de notre voyage. En attendant, petite Agathe, lève les yeux; regarde la forêt là-bas et la plage qui ressemble à un jardin.

Ayant en vain essayé d'éclaircir la fenêtre latérale faite de corne – la *specular corneum* – il se leva et appelant au travers de la capote de cuir de la voiture, laquelle était ouverte par-devant puisqu'on conduisait les chevaux à partir de l'arrière, il ordonna au cocher, le *rhedarius*,

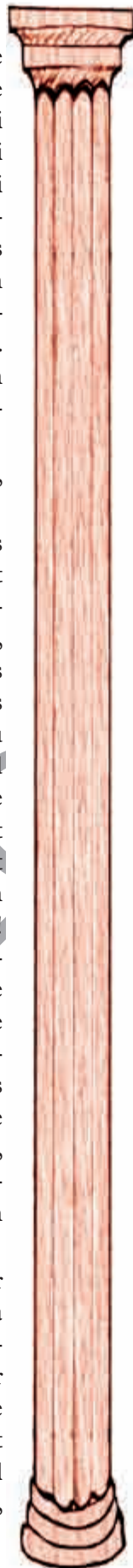
d'ouvrir les anneaux. Cet homme, qui avait tout l'air d'un ancien esclave de la famille maintenant affranchi, obéit promptement et descendant de son siège, repoussa dans les gorges creusées à cet effet, les bords travaillés de la *carruca* de voyage aux couleurs vives.

Alors avec la liberté privilégiée d'un vieux domestique, ou de celui qui était selon l'expression bien plus affectueuse de l'Antiquité un fidèle *familiaris*, c'est-à-dire membre de la famille :

— La petite va-t-elle mieux? La poussière est maintenant tombée, *parvula*; le soir arrive; la lumière se penche; le soleil ne brûle plus au-dessus de nos têtes: maintenant, son sourire est bas sur l'horizon. Regarde la belle campagne! Regarde le doux pays! Que la petite brise qui apporte les parfums à ta bouche apporte également de la couleur à tes joues. Ah, la *parvula* sourit. La colère du destin se radoucit!

— Le cher vieux Philippe! dit l'enfant; puis, se tournant vers sa mère elle ajouta: Tout à l'heure, maman, vous m'avez réveillée d'un cauchemar effrayant. Je croyais que l'homme qui détient les domaines de notre père était mort mais que, revenant des morts, il essayait de tuer mon frère Paul; pour cela il essayait d'arracher le glaive de la main de Paul et cet homme riait d'une manière affreuse, en criant: *C'est avec son propre glaive que nous le ferons mourir! rien qu'avec son propre glaive!*

Le vieil affranchi pâlit et marmonna quelque chose en se tenant à côté de la voiture; et pendant qu'il retenait les chevaux, les lon-



gues reines en main gauche, il jeta vers Paul un regard effrayé.

— Frère, continua l'enfant, j'oublie le nom de cet homme. Comment s'appelle-t-il?

— Ne t'en inquiète pas maintenant, dit Paul, un homme mort ne peut pas tuer un vivant; et l'Italie ne contient pas l'homme qui me tuera de mon propre glaive, à moins que je ne sois endormi. Regarde donc la belle campagne! Regarde, comme Philippe te le dit, ce beau pays où tu seras si heureuse.



Non loin de là, le Liris coulait paisiblement en direction de la mer, et s'entortillait dans les prés comme un long serpent doré sous le soleil déclinant. Dans les vertes prairies qu'il traversait, croissaient en abondance les fleurs et les aromates de toute sorte, remplissant de couleurs et de multiples senteurs les abords de la rivière. Cette riche beauté était dominée par une forêt éparsée et irrégulière de quelques grands arbres, hêtres, aulnes, frênes, charmes, ifs et châtaigniers, encore rares à cette époque¹.

La fleur du grenadier levait sa lumière écarlate au milieu des vignes et des oliviers; les lauriers roses agitaient leur masse flamboyante sous le tendre filigrane

¹ *Daphrones, platanones, et ærie cyparissi.* Virgile.

vert des bosquets d'amandiers, et semblaient se moquer des tristes buissons d'ifs, et de la tête courbée de l'inconsolable cyprès, sombre, à l'air d'une veuve. L'automne avait peint les feuilles des forêts de ses innombrables teintes. Vers l'ouest, le ciel étalait ses gloires qu'aucun peintre n'a jamais su reproduire, ni aucun poète chanter; c'était un de ces couchers de soleil qui rendent muette toute personne ayant assez de cœur pour les contempler, puisque tout ce que l'on pourrait en dire ne ferait que les diminuer.

À travers ce bosquet, sur les rives du Liris, on entrevoyait un *castellum*, villa formidable et magnifique, sorte de palais de campagne. Ses murs, ses fenêtres de verre et ses colonnes ioniques, sur son toit, les innombrables statues dorées, teintées ou blanches, bien plus grandes que la taille d'un homme, tout cela luisait et resplendissait par-dessus les cimes des arbres, dans les feux multicolores du soleil couchant.

— Ah! arrêtons-nous, reposons-nous quelques minutes, s'écria l'enfant, souriante à travers ses larmes, devant les sourires de la nature et la beauté de la scène; juste quelques minutes, Maman, sous ces grands arbres.

C'était une châtaigneraie proche, où une allée qui prenait la direction de la splendide bâtisse que longeait le Liris rejoignait la grand-route.

Alors Paul descendit de la *carruca*; ayant d'abord aidé sa mère à faire de même, il prit sa sœur entre ses bras et la plaça assise à l'ombre. Entre-temps une esclave thracienne descendit elle aussi de l'habitable, et le *rhedarius* rangea son véhicule sur le bas-côté.



Pendant qu'ils se reposaient ainsi, sans autre bruit que le murmure des feuilles, le clapotis lointain des eaux et le cri aigu et insistant de la cigale cachée à proximité, leur destinée s'approchait d'eux. Brusquement l'affranchi leva la main et attira leur attention par un *chut!* discret.

En effet un bruit sourd avait commencé à se faire entendre au loin, vers le sud, et semblait croître et s'approcher à chaque instant. Tous les regards se tournèrent dans cette direction. Bientôt ils purent apercevoir un petit nuage de poussière avançant rapidement vers eux. Ils distinguèrent peu après le bruit si caractéristique d'une cavalcade de chevaux lancés au trot. Une colline les dissimula quelques instants à leurs regards, puis ils purent contempler à leur aise, comme un torrent de lumière, les armes remontant la route qu'eux-mêmes venaient de quitter et qui remplissaient toute la largeur de la voie Appienne.



La terre tremblait; pour le moins mille cavaliers de la garde prétorienne, déployés toujours aussi magnifiquement qu'à leur habitude, précédés d'une ou deux troupes de cavaliers numides et quelques unités ou *turmæ* de la cavalerie batave, arrivaient quasiment à leur niveau.

La jeune fille sortit aussitôt de son sentiment de malaise et de tris-

tesse, et contempla de tous ses yeux ce fastueux spectacle. Six cents pas plus loin, une sonnerie de trompette, claire et prolongée, donna un signal soudain; le corps entier fit halte. Un officier sortit alors d'un groupe isolé à l'arrière du détachement, et s'avança à cheval; quelques paroles fortes de commandement claquèrent, un léger mouvement suivit, et, après une remarquable figure équestre effectuée comme si la colonne était quelque reptile monstrueux, aux écailles jaunes, au cou flexible et à la tête noire, les troupes firent un bref quart de tour vers leur droite: immobiles comme des statues, ils faisaient une haie d'honneur le long de la route, tournés du côté où nos voyageurs se reposaient quarante ou cinquante pas plus au nord. Devant la file des cavaliers se trouvait maintenant rassemblé un petit groupe d'officiers à cheval.

L'un d'eux, magnifiquement habillé, ne semblait prêter aucune attention à la petite opération qui venait d'avoir lieu, mais se protégeant les yeux d'une main contre les rayons du soleil couchant, il examinait la villa sur le Liris. Cet officier portait le *paludamentum*, la grande cape écarlate propre au *legatus* ou général, bordée de pourpre tyrien deux fois teint (*Tyria bis tincta* ou *dibapha* comme Pline l'appelle) dont les longs plis couvraient les hanches de son destrier. Une magnifique agrafe bouclait cette splendide cape autour de son cou. Sa cuirasse était de plaques d'acier plutôt qu'en cottes de mailles, et elle brillait comme un miroir sauf aux endroits où elle était incrustée d'or. Il portait autour du cou une chaîne d'or torsadée; sa ceinture,

tout comme la poignée de son glaive qu'il conservait dans un fourreau d'argent, scintillait de pierreries de sardoine et de jaspe. Il n'était pas revêtu de la tunique. Sa paire de gants étant passée à la ceinture, elle laissait visible des mains si blanches et si délicates qu'on les aurait dites presque efféminées. Son casque était d'acier fin, le cimier couronné d'une abondance de plumes de coq cramoisies. Mais l'aspect le plus curieux peut-être de cette tenue était une paire de chaussures ou plutôt de demi-bottes en cuir rouge, très pointues. Ces bottines étaient également incrustées de bijoux qui formaient le croissant patricien en haut de chaque pied avant de se perdre dans des nervures fantasmagiques dont les étincelles remontaient chaque jambe. Il chaussait des étriers d'or.

Le visage de ce personnage, évidemment important, était dessiné de traits réguliers entourant un beau nez droit; de ses yeux à moitié fermés sortait un regard qui semblait atone; mais si on observait de plus près ce regard, on y discernait une extrême attention, presque choquante par contraste avec l'indifférence indolente ou dédaigneuse de sa physionomie. La bouche avait quelque chose de sinistre et de cruel. Il ne portait ni favoris ni barbe mais une moustache noire soigneusement taillée.

Après avoir fixement regardé à travers les champs, il se retourna à moitié vers un tribun en lui, et lui indiqua nos voyageurs tout en prononçant quelques paroles. Le tribun s'adressa alors au premier centurion, le *dux legionis*, qui portait à la main droite un cep de vigne, insi-

gne de sa fonction. Aussitôt celui-ci fit virer son cheval et le mit à un trot énergique en direction de nos voyageurs. Arrivant auprès d'eux, il s'adressa à Paul :

— Dites-moi, je vous en prie, êtes-vous ici depuis longtemps?

— Moins d'un quart d'heure, répondit Paul, en se demandant pourquoi on lui posait une telle question.

— Quelqu'un a-t-il emprunté cette allée? s'enquit alors le centurion.

— Pas depuis que nous sommes là, dit Paul.

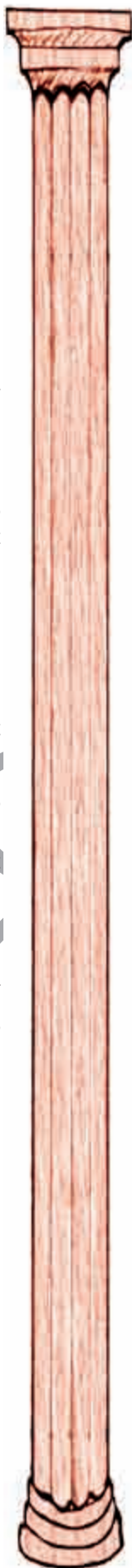
L'officier le remercia et repartit au trot.

Cependant Paul, sa mère et l'affranchi Philippe ne s'étaient pas trop laissés distraire par le spectacle que nous venons de décrire, car ils continuaient à surveiller étroitement leur bien-aimée petite endeuillée, qui avait prié qu'on la laissât se reposer sous les châtaigniers. Il n'en allait pas ainsi d'Agathe elle-même. L'enfant était à la fois étonnée, déroutée et ravie. Jamais elle n'avait contemplé un si magnifique spectacle, et sa curiosité était vivement excitée.

Un clin d'œil d'intelligence et de profonde satisfaction circula entre Paul, sa mère et le vieil affranchi : l'enfant, dont la maladie il y a seulement une demi-heure paraissait si inquiétante, observait maintenant bouchée bée, les yeux dilatés, les événements auxquels le hasard les faisait assister.

— C'est là un rare docteur, chuchota Philippe avec un geste vers le *legatus* de la garde prétorienne.

— Aucun médecin, certes, répondit Paul à voix également basse,



n'aurait trouvé un meilleur remède pour notre chère enfant.

— Paul, dit Agathe, qui sont ces êtres puissants? S'agit-il des génies et des démons du pays, les dieux de l'Italie?

— C'est une poignée des troupes italiennes, ma chérie, dit-il.

Elle regardait tour à tour son frère, sa mère et l'affranchi; et ce dernier, avec un instinct guérisseur qui aurait honoré Hippocrate, commençait à stimuler son intérêt par le suspens et le mystère.

— Maître Paul, Dame Aglaïs, et toi, ma petite, dit-il d'une voix qu'il voulait très impressionnante et solennelle, ceux-ci sont en effet les génies et les démons; mais je vous dis que vous n'avez pas encore vu tout le secret. Quelque chose va se passer. Écoutez-moi bien! c'est une chose singulière que vous contemplez! Vous en rendez-vous compte? Là-bas, Maître Paul, se trouve une quantité de chevaux pour plus de trois légions : le *justus equitatus*, dis-je, pour une armée romaine de 20 000 hommes. Oui, j'en atteste tous les dieux, continua Philippe d'une voix basse mais d'un air sérieux, et regardant du frère à la sœur comme si le restant de ses jours dépendait de ce qu'on crût à sa parole. J'étais à la bataille de Philippes, et j'affirme qu'il y a là plus qu'il ne faut pour trois légions. Regardez ces escadrons, les *turmæ*; ils n'ont pas la même arme, et plutôt que d'être répartis en corps de trois à quatre cents dans chaque légion, ils se trouvent tous réunis devant vous hors de leur légion. Pourquoi cela, Maître Paul?

— Je ne sais pas.

— Ah! vous ne savez pas, mais tout à l'heure vous saurez. Remarquez-le bien, petite maîtresse Agathe, et n'oubliez pas que Philippe l'affranchi a dit à votre frère que bientôt il saura tout.

En écoutant ces paroles mystérieuses, l'enfant regardait songeusement vers les troupes.

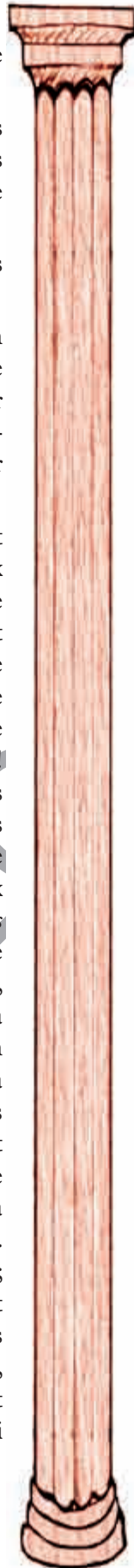
— Qui sont ceux-là? demanda-t-elle. Qui sont ceux qui sont habillés de cuir, couverts d'écaillés de fer et qui enfourchent ces gros et lourds chevaux?

— Des Bataves des bouches du Rhin et du Scheldt, répondit l'affranchi en hochant mystérieusement la tête.

— Et ces autres? ceux dont la peau brille comme le cuivre foncé et dont les yeux scintillent comme les yeux des bêtes féroces dans l'arène lorsque le proconsul de Grèce donnait des spectacles? ceux qui montent les petits chevaux avec une longue queue sans même d'*ephippia* (selles) et sans brides – les soldats à habits amples ayant autour de leur tête des turbans?

— Ceux sont les Numides, répliqua Philippe. Ah! il y avait un temps où Rome craignait mortellement ces cavaliers-là lorsque Annibal le Carthaginois et ses hordes tenaient ces douces plaines sous leur emprise.

Pendant qu'il parlait, un étrange mouvement se produisit. Le *legatus*, qui était descendu et avait confié la bride de son cheval à un soldat, commença à parcourir lentement le bord de la voie. Mettant aussitôt pied à terre, tout l'escadron numide prit son envol comme une compagnie de perdrix d'un champ. Sans bruit d'armes mais accompa-



gné d'un cri sec, il quitta la grand-route et s'élança dans les prairies voisines, où il donna un spectacle de haute voltige. Les cavaliers galopèrent en tous sens, exécutant une danse sauvage : leurs chevaux, sans rênes et seulement guidés par les lames des épées scintillantes et la voix, se mouvaient fougueusement avec une sorte de frénésie sympathique. (Il faut dire que ces coursiers, n'ayant jamais connu la bride, entraient de la même façon – le museau libre – sur les champs de bataille. De même leurs maîtres les lâchaient la nuit dans les champs et les chevaux revenaient à leur premier appel.) Un peu plus tard l'escadron entreprit une étrange partie de saute-mouton. Un garçon, qui portait une trompette et montait un cheval plus petit que les autres, fit soudainement halte à l'extérieur du tourbillon enflammé et s'allongea sur le dos de sa bête. Aussitôt le tourbillon circulaire se transforma en une colonne droite, tour à tour, avec des cris farouches, chaque cavalier chargea le poney immobile et le franchit d'un bond.

— Voilà du sport numide, Maître Paul, dit l'affranchi ; mais même leur meilleur cavalier est indigne de comparaison avec vous.

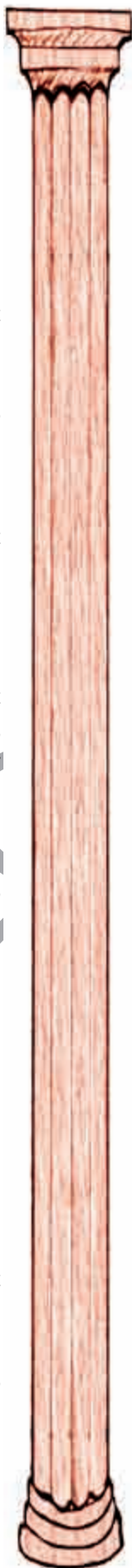
— Certes je sais monter, dit le jeune homme ; mais je ne prétends pas être supérieur à ces centaures.

— Sont-ce donc les puissances sauvages qu'on nomme centaures et dont j'ai entendu parler ? demanda Agathe.

Le tohu-bohu les avait empêché, elle et ses compagnons, de remarquer un fait nouveau. Avant qu'on puisse lui répondre, les Numides étaient retournés sur la grand-route

aussi soudainement qu'ils l'avaient quittée et le bruit de leur danse céda à un silence attentif. Le légat venait de remonter à cheval et nos voyageurs s'aperçurent que deux litières étaient arrivées à côté d'eux par l'allée du *castellum*, l'une d'ivoire doré et ciselé, l'autre de bronze, portées sur les épaules d'esclaves, accompagnées par deux hommes ; leur suite n'était pas loin derrière.

Ce nouveau groupe s'était arrêté près de nos amis à l'ombre des mêmes arbres. Dans la litière d'ivoire était allongée une jeune fille d'environ dix-sept ans, portant une longue *palla* de soie bleue. (La soie, provenant des Indes, en passant par l'Arabie et l'Égypte, venait tout juste de s'introduire et était si chère qu'elle dépassait les moyens de la plupart des gens, et demeurait l'apanage de la classe la mieux nantie.) Les cheveux de la jeune personne étaient blonds et coiffés selon la mode du jour en forme d'une immense couronne (*galerus*) et enfermés dans un filet de gaze. Elle avait de grands yeux bleus qui s'assombrissaient presque au noir pendant qu'elle considérait un objet. Elle portait de grandes boucles d'oreilles – *inaures* – serties de quelques pierres précieuses, une chaîne d'or avec des bijoux à chaque anneau, et des chaussures d'écarlate brodées avec des perles. Mais sa mine témoignait de peu de délicatesse. Son regard était souvent pénétrant, bref, impatient, ironique, dédaigneux. Elle avait pourtant un sourire enchanteur, et ses nombreux admirateurs faisaient résonner l'Italie de leurs délires. La dame dans la litière de bronze portait la *stola* d'une matrone avec une



cyclas ou robe circulaire tombant de la base du cou et une tunique de pourpre foncée qui descendait à ses pieds. Ses cheveux bruns étaient retenus par des rubans, *vittæ*, lesquels avaient un symbolisme honorable parmi les dames romaines (« *Nil mihi cum vitta* dit Ovide, l'auteur débauché de l'*Ars Amandi*) elle semblait avoir quelque peu dépassé la trentaine; elle avait l'air très douce, calme et maternelle, et sa mine était aussi belle que modeste.

À peine ces litières arrivées et arrêtées, le légat redescendit de son étalon et s'approcha d'un pas rapide, son casque à la main. Il s'arrêta à quelques mètres et s'acquitta d'abord d'un profond salut vers le plus âgé des deux hommes qui avaient accompagné les litières à pied. Puis négligeant presque entièrement l'autre, il fit une révérence, mais moins longue et moins profonde vers les deux dames. L'homme ainsi salué par le légat d'une façon presque obséquieuse ne lui rendit qu'une légère inclination de tête, accompagné par un sourire passager et inattentif. Son regard était retenu par nos voyageurs, surtout par le jeune homme et sa jeune sœur souffrante, et resta longuement sur elle.

— Séjan, dit-il enfin, qui sont ceux-ci?

— Je ne les ai jamais vu jusqu'à présent, mon commandant et César; ils étaient ici quand nous fîmes halte et pendant que nous attendions notre maître, le favori des dieux; ces voyageurs avaient l'air de se reposer.

— Que ces dieux me favorisent, dit l'autre. Voilà un jeune homme,

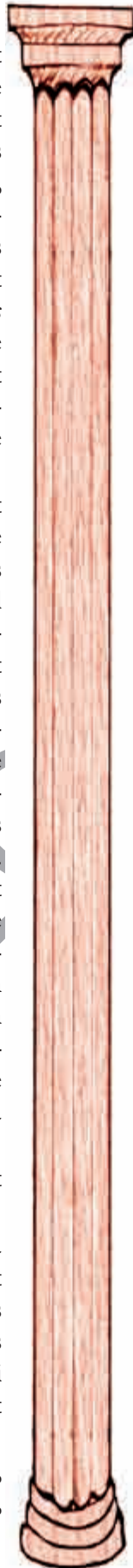
qui ferait un beau gladiateur. Et la fille là-bas, as-tu jamais vu de tels yeux, mon Séjan? Mais elle est mortellement pâle. Es-tu toujours si pâle, ma jolie, ou es-tu seulement malade? Si c'est le cas, comme je le devine, Chariclès, mon médecin grec, te soignera.

Avant même que cet homme parla, dès l'instant où il l'avait regardée, Agathe s'était glissée près de sa mère; et pendant qu'il s'adressait à Séjan, elle lui rendait son regard, les yeux dilatés de panique. Mais lorsqu'il l'interrogea directement, elle dit d'une voix effrayée en tendant sa main vers Paul et en s'accrochant à son bras : « Frère! partons! »

Celui-ci, d'une façon naturellement aisée et marquée par l'élégance et la grâce, s'excusant d'abord de deux mots auprès de l'inconnu : « *Veniam posco* – je vous demande pardon », souleva Agathe d'un bras et la plaça à l'intérieur de la *carruca*. Ensuite, pendant que l'affranchi et l'esclave thracienne montaient à leur siège, il retourna vers sa mère et la pria de suivre Agathe. Comme elle s'avavançait avec calme mais rapidement vers le véhicule, Paul ôta son *petasus* de la tête, et s'inclinant profondément et avec lenteur vers l'inconnu, il déclara :

— Puissant seigneur – car je remarque que vous êtes un homme de grande autorité – ma sœur est trop malade pour parler; vous l'avez deviné. Permettez-nous de l'emmener à sa destination.

L'homme qu'il avait ainsi contrecarré semblait avoir plus de cinquante ans. Son visage était gras sans être gros. Il avait le teint rougeaud, plus vif aux joues. Ses yeux étaient injectés de sang, gros,



plutôt saillants et peu écartés l'un de l'autre. Le nez était également gros, long, osseux et plutôt aquilin. Le front large était plutôt proéminent au-dessus des yeux. Une ride profonde et permanente, juste au-dessus du nez, traversait la moitié du front. Ses cheveux grisonnants étaient coupés ras. Les lèvres étaient amples et charnues, la bouche large, les mâchoires massives. Il ne portait ni barbe ni moustache. Il avait la tête solidement établie sur une gorge épaisse et forte sans être trop courte. L'ensemble, sans être laid, n'était pas beau. Même si son port n'était pas d'une grande noblesse, il avait quelque chose de massif, d'intrépide et d'autoritaire. Il était revêtu d'un long manteau bien douillet de soie cramoisie. Il portait des gants, et à la place du court glaive habituel chez les Romains, il portait un long stilet en acier, passé à sa ceinture de cuir noir. Cet outil semblait montrer qu'il vivait surtout à Rome, où ce n'était pas la coutume de porter des armes en vêtements civils.

— Vous permettre de l'emmener à sa destination? répéta-t-il lentement. Mon médecin grec, vous dis-je, la soignera, et je donnerai des ordres concernant votre destination.

Une petite pause, puis :

— Êtes-vous citoyen romain?

— Je suis chevalier romain autant que citoyen romain, répondit fièrement Paul, et ma famille est non seulement de rang équestre, mais patrice.

— Comment vous appelez-vous?

— Paulus Æmilius Lepidus.

L'homme jeta un rapide regard vers le légat, Séjan, qui toujours

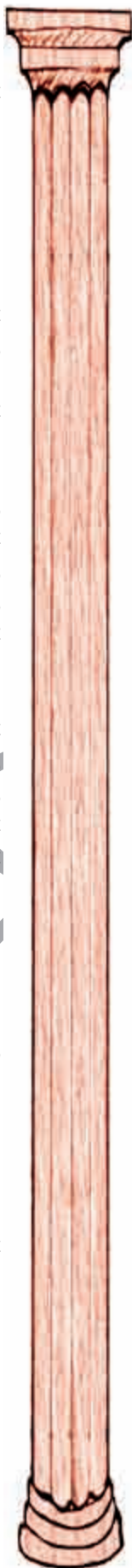
insouciant se tenait parfaitement immobile, son splendide casque à la main gauche pendant qu'il se lissait la moustache avec la droite; mais sa figure, sa bouche cruelle et ses yeux intelligents étaient animés par une vive attention.

— Quelle est la destination dont vous avez parlé? poursuivit l'inconnu.

— Formies, dit Paul.

— Quelle parenté existe-t-il entre vous et Marcus Æmilius Lepidus, l'ancien triumvir, qui profite toujours de la vie qu'il doit à la clémence d'Auguste?

Paul hésita. Quand il avait donné son nom, la plus jeune des deux dames s'était subitement levée de sa litière d'ivoire et l'observait toujours aussi fixement. L'autre l'avait aussi dévisagé à cet instant. Le deuxième homme qui accompagnait les litières à pied avait le teint fiévreux, les yeux cernés, et l'habitude de se ronger la lèvre inférieure entre les dents. Au début de la conversation, il avait sorti son glaive et l'avait donné à un homme, dont la mine était sinistre et plutôt répugnante, en disant : « Lygdus! tiens, prends ceci! ». Celui-ci s'était maintenant avancé d'un pas ou deux, et se tenait à la gauche de Paul devant son interlocuteur, les épaules courbées, le cou penché en avant, la mine assoiffée, insatisfaite et malveillante, les yeux passant sans cesse de personne en personne, de visage en visage, sans le moindre mouvement de tête, mais en évitant toujours de rencontrer un autre regard. Paul n'avait pas besoin de se tourner pour sentir que cet homme l'examinait maintenant. Derrière les deux majestueux palanquins, une



troisième litière encore plus riche, couverte de plaques d'or, était arrivée, et à l'intérieur une dame, à la figure blanche comme l'albâtre, qui observait la scène et semblait vouloir tout entendre.

Paul, donc, hésita. L'étrange interrogatoire qu'il était en train de subir, sous tant de regards, commençait à le gêner et devenait difficile à supporter pour cette âme singulièrement élevée.

— Avez-vous entendu ma question? lui fut-il répété.

— Je l'ai entendue, répliqua-t-il alors. Et j'en ai entendu plusieurs autres auxquelles j'ai répondu sans savoir qui était celui qui les posait. Toutefois, l'ancien triumvir, qui habite maintenant à Circæi à quelques 40 000 pas d'ici, est le frère de mon père. (Circæi s'appelle maintenant Monte Circello, en face de Gaète.)

Les dames s'échangèrent des regards et la plus jeune dévisagea longuement l'homme au manteau cramoyisi. Ayant obtenu de lui un signe momentané, elle s'était rejetée dans sa litière avec un sourire, qui en disait long, à l'homme sinistre qui se tenait à la gauche du garçon. — Votre père, répondit l'inconnu après une pause, était un soldat bien distingué, et selon ce que j'ai toujours entendu dire dans ma jeunesse, il contribua éminemment à la victoire de Philippes. Je ne savais pas qu'il avait des enfants. Et n'a-t-il pas été tué à Philippes vers la fin de cette victoire à laquelle il a certainement le plus contribué?

— J'aime à croire, dit Paul quelque peu amolli par la louange de son père, qu'Auguste le supposait mort de ses blessures, et que ce n'est

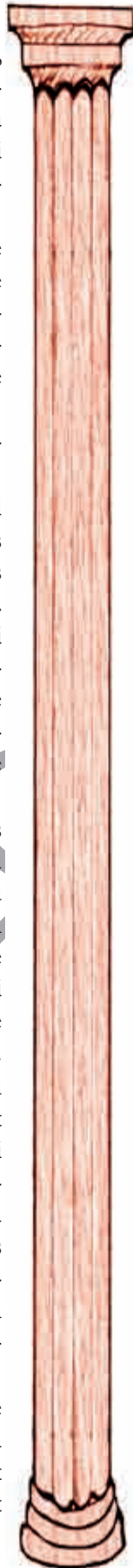
que par suite de cette illusion qu'il céda nos domaines – lesquelles se trouvent quelque part dans cette contrée, très similaires au *castellum* que vous voyez là-bas, sur la rivière – à ce soldat si courageux et si habile, Agrippa Vespasien.

À ce nom l'inconnu rougit violemment et Paul continua innocemment :

— Certainement le noble Agrippa, qui aurait dû être César s'il avait survécu, n'aurait jamais accepté une si injuste aubaine s'il avait su que mon père avait survécu à ses blessures, mais que – désespérant de la générosité ou plutôt de l'équité d'Auguste – il menait une triste vie d'exilé, *ex heredæ*, près de ce champ de bataille en Thrace où il avait si bien combattu et sur lequel on l'a laissé pour mort.

— Ainsi, vous traitez l'acte d'Auguste, dit lentement l'homme au manteau cramoyisi, une si injuste aubaine, et Auguste lui-même sans générosité, ou plutôt injuste?

À cette terrible réplique, le personnage bizarre qui regardait toujours vers le bas, passa furtivement sa main droite à la poignée de son épée et la retira à moitié. Paul avait pu observer le geste sans tourner la tête. Il se rendait parfaitement compte que, si l'autre dégainait, son geste deviendrait un coup, qu'il ne pouvait s'en protéger car trop près l'un de l'autre, et que, s'il voulait le parer selon les règles, il devait être dans une position toute autre sans parler du temps nécessaire pour sortir sa propre épée. Cependant il ne bougea, et ne tourna même pas la tête. Il fit simplement passer son chapeau de la main gauche à la main droite, celle qui devait tenir l'épée,



semblant ainsi encore plus encombré, sans défense et démuné. Entre-temps, la main gauche, la paume vers l'intérieur, tomba d'une façon non pas moins aisée et naturelle sur la poignée émeraude de son glaive, qui sous sa caresse sortit de quelques millimètres du fourreau.

— Je ne l'ai jamais traité ainsi, dit Paul. Je n'ai pas dit cela d'Auguste. Et c'est vers Auguste lui-même, qui doit être à Formies avec sa cour pendant une ou deux semaines, que je vais. Il faut donc que je vous demande à nouveau votre permission, puissant officier, de continuer ma route. Je ne sais même pas qui vous êtes.

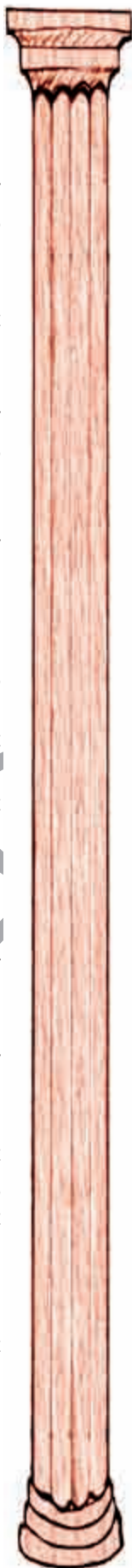
— Je suis Tibère César, lui répondit le futur successeur d'Auguste, dirigeant vers lui ses yeux injectés de sang. Je suis Tibère César, et vous me ferez le plaisir d'attendre un moment avant de continuer ledit voyage. L'accusation contre votre père était celle-ci : on disait qu'après la bataille de Philippes, il avait travaillé pour les intérêts de Sextus, le fils de Pompée, et plus tard pour ceux de Marc Antoine dans leurs luttes impies et parricides. La justification à cette accusation pour laquelle les témoins n'ont jamais manqué, était que cette prétendue trahison était tout bonnement impossible puisque Paulus Lepidus, votre père, avait péri à Philippes. Et c'est pourquoi, puisque votre père avait été toujours méritant, surtout dans la grande bataille où on le supposait être tombé, on avait non seulement déclaré certaine son innocence, mais pour honorer sa mémoire, on avait pardonné à votre oncle Marcus Lepidus, le triumvir. Nous apprenons maintenant de

vous, fils de l'accusé, que la seule défense en sa faveur est positivement fautive. Votre père, s'il vivait, mériterait probablement la peine de mort, et votre oncle se trouve en même temps dépouillé de la seule circonstance protectrice qui jusqu'ici avait préservé sa tête. Je dois ordonner votre arrestation et celle de vos compagnons, afin que toutes ces choses soient le sujet d'une sérieuse enquête.

Pendant qu'il parlait, la dame dans la litière d'ivoire contemplait Paul avec ce sourire enchanteur qu'elle avait l'habitude d'accorder aux gladiateurs mourants dans l'Hippodrome, alors que l'autre dame jeta sur lui un regard pensif qui respirait la compassion et l'appréhension.

— Je ne veux pas manquer de respect envers un si grand homme que vous, seigneur ; mais j'en appelle de Tibère César à César Auguste lui-même, vers lequel je vous le répète, je dirige mes pas.

À peine avait-il prononcé ces mots, *j'en appelle de Tibère...* que l'homme à sa gauche dégaina le glaive que son maître lui avait confié, et cria en même temps : « Parle-ton de la sorte à César ? » Aussitôt, Paul, qui avait la poignée de son épée à la main gauche, la fit sauter hors de son fourreau en la tenant perpendiculairement, la pointe vers le bas, et la porta à hauteur de son visage. C'est à angle droit que son épée rencontra le coup qui aurait dû être meurtrier. Après quoi, la longue et élégante lame se dirigea comme un éclair vers le haut avec une aisance gracieuse mais une violence irrésistible, retourna l'arme de l'assassin vers l'arrière en restant



à l'intérieur de cette arme, plus près du corps de Lygdus que le propre glaive de celui-ci. Le pommeau vert émeraude retomba comme un marteau sur le front de l'esclave, qui se retrouva à terre, inconscient, et selon toutes apparences, mort. L'acier de la garde en passant balafré le front et la joue du maître de Lygdus qui se tenait à côté. Tout ceci ne prit que quelques secondes.

Une exclamation d'étonnement et d'un autre sentiment peut-être échappa à Tibère. Séjan sourit. La dame au visage d'albâtre poussa un cri et les deux autres se mirent à rire. Parmi les soldats de la garde prétorienne qui regardaient la scène avec attention depuis la route, un long murmure d'approbation se fit entendre.

— Je demande pardon à César, dit Paul, rengainant son arme; mais je n'avais pas le temps de solliciter sa permission. Une seconde plus tard et ma tête était fendue en deux.

— Juste une demi seconde donc, pour chaque morceau, répliqua Tibère. Mais votre main gauche me semble particulièrement apte à vous garder la tête. Êtes-vous gaucher?

— Non, grand César, je suis ce que mon maître d'armes en Grèce appelait *dimachærus* – ambidextre. Il essayait de rendre tous ses élèves ainsi, mais ma droite reste bien supérieure.

— Alors il me plairait de voir votre droite à l'épreuve, dit Tibère.

À ce moment, Paul entendit une douce voix s'écrier : « Faites-moi le plaisir de ne pas ordonner d'arrêter ce jeune homme si courageux », et se tournant, il vit la belle créature dans la litière d'ivoire plaider sa cause auprès de Tibère. Les grands

yeux bleus, qui viraient au noir pendant qu'elle suppliait ainsi, frappèrent le jeune homme et il avait du mal à en arracher sa vue.

— Jeune homme! Allez à Formies, avec votre mère et votre sœur : vous êtes confiés à Velleius Patercullus. Restez-y jusqu'à ce que je vous autorise à en partir, et faites savoir au tribun votre lieu de résidence. Partez!

Le dernier mot sonna brutalement. Tibère fit signe à Patercullus; puis, prenant Séjan par le bras et lui parlant à voix basse, il le mena dans la campagne à une petite distance. Alors, à l'exception de deux cavaliers, chacun tenant un cheval par la bride, la garde prétorienne, les trois litières et la *biga* de voyage se mirent en chemin vers Formies, laissant la route au silence et la campagne à la paix du soir.

(à suivre.)

Notes historiques sur ce chapitre

✿ La jeune fille dans la litière d'ivoire et qui, sur la fin, plaide pour Paul, est Agrippine Ière, petite-fille d'Auguste, femme de Germanicus, mère de l'empereur Caligula, belle-sœur de l'empereur Claude et grand-mère de l'empereur Néron par sa fille Agrippine II.

✿ Pourquoi Tibère rougit-il au nom d'Agrippa Vespasien?

Ce célèbre soldat avait toujours favorisé la cause de son ami Auguste. Auguste lui donna en mariage sa propre fille, Julie, dont il eut cinq enfants, avant de mourir en l'an 12 av. J.-C. Parmi ces enfants, une fille est l'Agrippine que nous avons déjà rencontrée, devenue épouse de Germanicus; un fils, Caius Cæsar

Agrippa, a été adopté par Auguste, dont il aurait pu être le successeur s'il n'avait été assassiné à l'âge de quatorze ou quinze ans en Arménie par un gouverneur nommé Lollius ; un autre fils, Lucius Cæsar Agrippa, également adopté à son tour par son grand-père Auguste l'empereur, fut exilé en Campanie pour des paroles séditeuses, mais après sept ans d'exil, il devait être rappelé. Tibère, jaloux de lui et encouragé par sa mère Livia, alors épouse d'Auguste, donna l'ordre de l'assassiner ; il avait vingt-six ans.

✿ Pourquoi l'oncle de Paul et son père méritaient-ils la mort d'après Tibère ?

Une fois Jules César assassiné, il y eut une *guerre de succession* entre Octave, le futur César Auguste, et Antoine (43-40 av. J.-C.), mais dont l'origine remontait bien plus loin et se rattachait à la lutte entre Pompée et Jules César lui-même. Le conflit entre Octave et Antoine paraît se dérouler d'abord selon les vues de Cicéron, lequel voulait diviser le parti césarien et abolir à jamais la dictature.

a] Antoine empêche Octave de recueillir son héritage et Octave lève une armée. Les sénateurs pompéiens président une vaste coalition contre Antoine, où ils font entrer, outre Octave (auquel ils confèrent l'*imperium proconsulare*), Brutus, Cassius et Sextus, le fils de Pompée, promu par le Sénat amiral de la flotte.

b] Antoine est battu en avril 43. Le Sénat le déclare ennemi public, et Octave devient chef de toutes les troupes. Il réclame le consulat qui lui est refusé. Il marche sur Rome, renverse la majorité du Sénat, qui lui accorde alors des pouvoirs extraordinaires.

c] Antoine a pu trouver une armée en Gaule Narbonnaise qui le soutient, celle de Lépide, maître de cavalerie de César, l'oncle de notre héros. Les provinces d'Occident se rallient les unes après les autres à Antoine et Lépide. Octave préfère alors s'allier à eux. Ils vont à Rome et se font nommer *tres viri reipublicæ constituendæ* pour cinq ans : c'est le second triumvirat en novembre 43 (le premier étant celui formé par Jules César, Crassus et Pompée en 60). Ils proscrivent alors leurs ennemis, comme Cicéron, assassiné à Formies par les sbires d'Antoine qui ne lui pardonne pas ses Philippiques, et battent à Philippes en Thrace, Brutus et Cassius, qui s'étaient opposés à Octave.

d] De nouveaux accords sont conclus à Brindes : ils donnent l'Orient à Antoine, à Octave l'Occident (moins l'Italie qui n'appartient à personne), et l'Afrique à Lépide. En 37, Lépide intrigue contre Octave au cours de la lutte contre le dernier pompéien d'Occident, Sextus Pompée. Octave lui confisque alors l'Afrique, mais lui laisse la vie sauve.

e] Les deux triumvirs restant s'affrontent en 31. Antoine, qui avait épousé Cléopâtre, reine d'Égypte, est vaincu à Actium ; ils se suicident tous les deux, et l'Égypte est annexée l'année suivante. Le 16 janvier 27, le Sénat accorde à Octave le titre d'Augustus.

✿ Lygdus, celui qui essaye de tuer notre héros, sera plus tard l'assassin de Drusus, tandis que son maître, Cneus Pison, est lui-même le futur assassin de Germanicus.

✿ Velleius Paterculus auquel sont confiés Paul et sa famille, était historien, originaire d'une famille équestre de Campanie. Il fut d'abord tribun militaire, durant un service de neuf ans sous Tibère ; il se bat en Gaule et en Germanie. Le jugement et l'exactitude de ses histoires ont une bonne réputation, quoiqu'il ne reste que des fragments de ses écrits ; on lui reproche un jugement trop favorable envers son maître Tibère, et Séjan le favori de celui-ci. C'est un personnage plutôt sympathique.



Directeur de la publication : M. Ramires

Prix au numéro : 4,5€. Abonnement annuel à 45€. Paiement à l'ordre de M. Ramires.

ASJ – La Cigale B.P. 11 F - 33490 Saint-Macaire.



Seigneur.

Faites de moi un instrument de votre paix
Là où est la haine que je mette l'amour
Là où est l'offense que je mette le pardon
Là où est la discorde que je mette l'union
Là où est l'erreur que je mette la vérité
Là où est le doute que je mette la foi
Là où est le désespoir que je mette l'espérance
Là où sont les ténèbres que je mette la lumière
Là où est la tristesse que je mette la joie.

ô Seigneur, que je ne cherche pas tant
D'être consolé, que de consoler,
D'être compris que de comprendre,
D'être aimé que d'aimer,
Parce que c'est en se donnant que l'on reçoit
C'est en oubliant soi-même que l'on se retrouve soi-même,
C'est en pardonnant que l'on obtient le pardon,
C'est en mourant que l'on ressuscite à l'éternelle vie.

Saint François d'Assise